ESSAI HISTORIQUE

SUR LA VIE

DE MARIE-ANTOINETTE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Née Archiducheſſe d'Autriche, le 2 Nov. 1755;

Rédigé ſur pluſieurs Manuſcrits de ſa main.

SUIVI

DE L'ISCARIOTE DE LA FRANCE,

OU LE DÉPUTÉ AUTRICHIEN.

SECONDE PARTIE.

A VERSAILLES,

Chez LA MONTENSIER, Hôtel des Courtiſannes;

De l'an de la liberté françoiſe 1789.

Case FRC 3728

MZW 6299 pt. 2

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

ESSAI HISTORIQUE

SUR LA VIE

DE MARIE-ANTOINETTE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Née Archiducheſſe d'Autriche, le 2 Novembre 1755.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction aux nouveaux événements de ma vie (1).

TOUT l'univers a maintenant les yeux fixés ſur moi. Tel eſt le ſort des grands. Comptables de leurs actions envers la multitude, la prudence & la ſageſſe doivent en former la marche ; malheur à celui ou celle qui, négligeant la pratique de ſes vertus, ſe voue à l'exécration publique, & n'a d'autre partage à eſpérer que la haine &

(1) Depuis l'année 1781.

les vœux de l'indignation. Les cris de la douleur retentiſſent à mes oreilles, ma mort eſt l'objet des deſirs d'un peuple entier que j'opprimai avec la plus grande barbarie, les étrangers mêmes ne prononcent mon nom qu'avec horreur. L'image du déſeſpoir eſt par-tout ſous mes yeux ; voilà mon ſort, ah ! je l'ai bien mérité.

Un époux indignement offenſé, des enfants à qui la voix publique apprend la défectuoſité de leur naiſſance en leur en reprochant la honte ; un royaume bouleverſé, des miniſtres perſécutés, une nation en proie au brigandage, les tréſors publics pillés, des princes ſéduits, la confiance trahie, le ſpectacle déchirant des citoyens inhumainement maſſacrés, le monſtrueux aſſemblage des vices affreux & des crimes exécrables ; Antoinette, voilà ton ouvrage & les vertus que tu portes ſur le trône.

O ma mere ! vous l'aviez bien prévu. A l'époque de ma naiſſance, le poiſon de la haine circuloit dans votre ſein, vous abhorriez le ſang françois, & en voyant les vices dont j'infectai ces climats, ſe développer avec l'âge, vous jouiſſiez intérieurement du barbare plaiſir de la vengeance.

Les annales de votre regne ont abuſé la poſtérite ſur le compte de vos vertus, le nom de Marie-Théreſe ſe prononçoit avec reſpect & véné-

ration, le culte religieux que vous rendiez à l'éternel (1), excitoit l'admiration, & l'ignorance germanique captivée par une erreur fanatique, une groſſiere ſuperſtition, ſe proſternoit devant le maſque impoſteur dont vous couvriez vos projets de deſtruction.

Vous emportâtes, dans la tombe, le doux eſpoir que je réaliſerois un jour votre horrible ſpéculation; je l'ai rempli au-delà de vos vœux. Fille du crime, je viens de l'enfanter à mon tour, je ſuis un monſtre exécré de la nature entiere, & à telle place que l'être ſuprême vous aie fait aſſeoir. Jouiſſez, ma mere, jouiſſez du fruit de mes travaux criminels.

J'ai tout fait, tout haſardé pour alimenter l'ambition & la cupidité de mon frere, votre ſucceſſeur. Ah! qu'il doit s'applaudir d'avoir retrouvé ſon ame dans la mienne, & l'imitatrice de ſes déſordres ſur le trône de France. La chaîne

---

(1) Marie-Thérèſe, reine de Hongrie, a étonné toute la terre par ſon zele affecté pour la religion. Le bigotiſme a été la manie de ſon regne; c'eſt pourtant cette impératrice qui enchantoit ſon peuple par l'apparence des vertus, qui dit, en envoyant Marie-Antoinette en France: *Combien je me venge de cette nation, en lui donnant un pareil monſtre.*

du crime nous unit ; nos cœurs ſont dignes l'un de l'autre.

Dès mes plus tendres années, j'annonçai ce que je devois être un jour. Comment la politique françoiſe a-t-elle pu s'y tromper ? Comment a-t-elle pu ſe réſoudre à adopter pour ſa future reine, une femme déja flétrie, ayant fait le ſacrifice de ſon innocence & de ſa pureté, le cœur gangrené de déſordres, & dont la réputation équivoque lui devoit à jamais fermer toute iſſue au rang illuſtre qu'elle occupe ?

Catherine de Médicis, Cléopâtre, Agrippine, Meſſaline, mes forfaits ſurpaſſent les vôtres, & ſi le ſouvenir de vos infames horreurs excite encore le frémiſſement, ſi ſon affreux détail fait dreſſer les cheveux & verſer des larmes, quels ſentiments naîtront à la connoiſſance de la vie cruelle & lubrique de Marie-Antoinette d'Autriche, & quelles furies pourront lui être comparées ?

Reine barbare, épouſe adultere, femme ſans mœurs, ſouillée de crimes & de débauches ; voilà les titres qui me décorent ; ils ne me ſont point prodigués par la méchanceté, l'équité me les décerne. Sans doute, ils orneront un jour mon buſte, & placé au temple de l'immortalité, l'univers apprendra par lui, quel étoit le monſtre

infame qui désola la France au dix-huitieme siecle. Et la révélation de mes fureurs atroces, attestées par la vérité, saura le convaincre de la possibilité de mon horrible existence.

Sans pitié pour les malheureux, jamais la misere publique ne fit naître en moi la compassion. Inclination farouche, dissipation portée à l'excès, mettant le frivolisme au rang des plus graves occupations; l'indécence, le libertinage caractériserent les premieres années d'un hymen formé sous les plus fâcheux auspices, la premiere partie de ma vie forme le détail des diverses gradations de mes penchants. La seconde confirmera le peu d'espoir que j'ai toujours donné à la nation, d'un retour à la vertu. Je serai quelquefois obligée de revenir sur mes pas; mais je ne veux rien passer sous silence; lisez & frémissez.

CHAPITRE II.

Origine des désordres auxquels je me livrai; ils sont portés à l'extrême. Goût décidé pour les spectacles nocturnes.

A mon arrivée en France, Paris & la cour offroient le spectacle du luxe le plus effrayant

pour toute autre que pour moi ; coquette vive & passionnée, je m'y livrai sans réserve, & bientôt d'énormes dépenses préſagerent au petit nombre des personnes sensées du royaume, que la continuation d'un excès semblable entraîneroit infailliblement la ruine générale.

Le Grand-Papa (1) n'étoit plus, à proprement parler, qu'une machine dont la trigaude & sale Dubarry faisoit mouvoir tous les ressorts, & qui n'agissoit que par l'inspiration de cette créature débordée. Richelieu, ce sardanapale, infecté des incommodités d'un dégoûtant libertinage, présidoit aux plaisirs de la cour. Agent secret des orgies scandaleuses de son maître & de son roi, il profitoit de l'humiliante léthargie de ce monarque engourdi par la crapule, pour dicter & faire exécuter des loix dures & tyranniques.

Mon auguste époux gémissant de ce révoltant abus, rebuté du peu de fruit de ses sages exortations, venoit de faire divorce avec les imitateurs de la conduite de Louis XV.

Mon très-cher frere cadet, aujourd'hui *Monsieur*, dans la décadence de la monarchie, ne

(1) C'étoit ainsi que Marie-Antoinette surnommoit Louis XV.

prenoit conſeil que de ſon égoïſme & de ſon intempérance.

Le comte d'Artois que je dédaignai d'abord, & qui, par une bizarrerie aſſez ordinaire à mon ſexe, devint dans la ſuite mon favori, mon amant; mettoit toute ſa gloire à s'avouer le coriphée des diſſolus de la cour.

Les catins célebres étoient ſes très-cheres dulcinées. Sans choix, ſans diſtinction, ce jeune ſultan mépriſé dans ſon propre ſérail par les eſclaves vils & rampants de ſes plaiſirs obſcenes, jetoit honteuſement le mouchoir à la plus déréglée de ces laïs.

Dans ce tourbillon d'égarements, de folies & de ridicules, une belle femme, un beau cheval ſollicitoient les places, les récompenſes, diſtribuoient les gouvernements, & l'engouement étoit devenu ſi fort, l'épidémie ſi générale, que quiconque auroit oſé trouver des défauts à l'excellent coureur & à la haquenée favorite du comte d'Artois, il eût été ſûr d'être envoyée par le Sartine à la baſtille, comme criminel d'état; on ne pouvoit cependant guere s'entretenir que de ces puérilités, puiſque l'état alors en étoit un aſſemblage parfait.

Le d'Aiguillon s'occupoit de vexations & de tyrannies, qu'en tout autre temps il eût payé de

sa tête ; mais le grand-papa pouvoit-il refuser sa protection auprès du parlement, à ce duc concussionnaire, d'après les ordres absolus de sa favorite, qui vouloit se le conserver.

L'abbé Terray voloit la France ; car de tout temps ces places de contrôleurs ont été des amorces à fripons, & depuis cet escroc en soutanne, celui qui a rempli le plus dignement les fonctions est celui qui, par une retraite honorable n'a pas laissé à cet appât séduiduisant le temps de faire son effet (1).

Dubarry le roué, maquerelloit à droite & à gauche, & vendoit lâchement ses services à la cour à ceux qui avoient la bassesse d'intercéder son appui.

Maupeou le scélérat, dominoit généralement, rien ne lui résistoit, & trop sûr de la clique méprisable des vils gredins dont il forma un parlement à la hâte ; il étoit parvenu à ne plus trouver d'obstacles à ses abominables entrepriſes.

Condé, Conti, Bourbon, & en général la sequelle régnante des pairs du royaume, de temps à autre paroissoient se déclarer les protecteurs du

(1) M. Turgot, dont la sage administration n'a point assez duré.

peuple ; mais une lettre de cachet émanée du sublime boudoir de la Dubarry qui les négocioit, & reçue à genoux par le bas & odieux Phélipeaux, comte de Saint-Florentin, faisoit rentrer le prince soi-disant patriote dans son devoir, qui venoit après un court exil baiser humblement la main de cette idole abjecte des courtisans.

La marquise de Langeac, donc je parlerai plus amplement par la suite, papillonnoit effrontément dans cette nouvelle babylone, & la prude de Lamballe dégoûtée des suites d'un funeste hymen, commençoit en ce temps à arborer l'étendart de la dévotion.

C'est au milieu de cette pétaudiere que j'arrivai enchantée d'être délivrée du joug ou m'asservissoit une mere ennuyeuse, & le cœur pénétré des avis secrets que j'avois reçus de mon cher frere Joseph, au moment de mon départ.

Une air vif & décidé, des yeux passablement libertins. Une indécente gaieté enchanterent à ma vue le grand-papa. La ducheſſe *du moment* en conçut de l'ombrage ; pendant quelque temps, je fus un vrai trouble ménage, le roi se laissant bêtement mener par le nez ; & malgré l'extrême distance qui me séparoit de sa maîtresse, j'aurois tôt ou tard terminé par être la victime de mes tracasseries, & des plai-

ſanteries ſans nombre dont j'aſſaillois cette miſérable proſtituée.

Je changeai donc de plan, & celui que j'adoptai de nouveau me réuſſit à merveille. Je flattai ſervilement les goûts d'une femme que je déteſtois. Je devins la compagne chérie de ſes excès en attendant le terme heureux où je dominerois à mon tour, & pourrois l'écraſer ſans pitié. Ce qui ne pouvoit tarder d'arriver, vu la débauche où ſe plongeoit le grand-papa, & le funeſte poiſon qui commençoit à germer dans ſon ſein.

Il vint enfin cet inſtant deſiré. Louis XV mourut au milieu des imprécations de ſon peuple, qui avoit gémi ſous l'oppreſſion pendant les dernieres années de ſon regne. L'inquiſition miniſtérielle ne put arrêter le cours des ſarcaſmes (1)

(1) Dans la quantité des différentes épitaphes & épigrammes qui furent faites ſur la mort de Louis XV, on diſtingue celles-ci.

» Ci-gît Louis, ce pauvre roi.
» On dit qu'il fut bon, mais à quoi?

EPIGRAMME.

» L'embaumer ſeroit néceſſaire,
» D'une charogne il a l'odeur;
» Mais l'ouvrir, bon. Eh! pourquoi faire?
» Sûr de n'y pas trouver de cœur.

qui se débitoient sur la mort de ce roi, & l'espoir jamais déçu des vertus de mon époux, sa candeur, ses bontés, ses résolutions généreuses ne purent empêcher le François de se livrer à la joie que lui donnoit la perte de son roi, & d'outrager sa mémoire.

Pendant cet intervalle, j'avois pratiqué la petite Langeac, & certain penchant que je reconnus en elle, penchant auquel je m'étois livrée avec ardeur à la cour d'Allemagne, me la fit rechercher; langage des yeux, soupirs étouffés, palpitation de cœur, tout nous mit bientôt au fait des sentiments que nous éprouvions l'une pour l'autre, nous nous expliquâmes, & nous conclûmes.

Inséparables alors, nos plaisirs devinrent les mêmes; sa réputation devoit naturellement s'opposer à cette intime fréquentation; elle blessoit la majesté royale; aussi mon époux sévere sur l'article des mœurs, débuta-t-il, pour la faire cesser, par de tendres reproches, qui rejettés avec hauteur m'attirerent de sa part une défense formelle; ce ne fut donc plus qu'à l'ombre du plus grand mystere que je continuai à me livrer avec transport aux caresses animées de l'objet de mon amour.

Ayant intention de parcourir les différentes

époques de ma vie où j'ai donné des preuves signalées de la plus complette dépravation, sans répéter ce que l'historien qui m'a prévenu en a publié; je passe à l'année 1775, où la cour fit le voyage de Rheims pour le sacre de mon illustre époux, & où de nouveaux plaisirs m'appelloient.

Les embarras d'une monarchie épuisée captivoient tous les instants de Louis XVI. Je ne m'occupai pas de ces nobles & utiles travaux. Je n'y intriguai adroitement, que pour me débarrasser des ennemis que mes hauteurs m'avoient suggérés. J'y parvins, en profitant de l'amour que le roi me témoignoit, amour pur, sincere, dont j'ai si souvent & si cruellement abusé.

Nous partons pour assister à la plus auguste des cérémonies. La surveille de ce départ, mon époux, les larmes aux yeux, m'engagea à ne plus donner lieu aux reproches que mon inconduite & ma légéreté lui avoient plusieurs fois arrachés : je lui fis cette promesse en l'embrassant. Baiser perfide, mensonge atroce, ma bouche le prononçoit. La vérité, la tendresse sembloient me le dicter, & mon cœur peu d'accord avec mes levres en démentoit l'assurance.

Les coffres dégarnis par les immenses & folles prodigalités de Louis XV, par les vols de ses

miniſtres, les manœuvres criminelles de l'agiotage devoient proſcrire toute la pompe ſuperflue de cette fête ſolemnelle ; cependant je renchéris ſur celle indiſpenſable. Malgré les remontrances économiques d'un mari tendre & ſenſible, plus occupée de la félicité publique, que d'afficher un luxe inutile, je joignis aux magnifiques équipages qui m'étoient deſtinés, les parures les plus rares & les plus recherchées, je rançonnai les gens d'affaires, & je contractai dès-lors un infamant traité avec l'uſure.

J'avilis ainſi la majeſté royale, j'en prophanai toute la dignité, & je commençai à me déshonorer aux yeux de la nation, en traitant avec ſes tyrans, qui, par cette affreuſe complaiſance, acheterent de moi, le droit infernal de ſpéculer la ruine générale.

Lorſque j'eus trouvé ce moyen ſecret de mettre en défaut ce que je nommois l'avarice de mon époux, & qui n'étoit au fait qu'une ſage prévoyance & bien néceſſaire pour réparer les déſordres de la finance ; je ceſſai de m'alarmer ſur les privations dont je preſſentois l'approche ; & ma cour, totalement ſéparée de celle du roi, dont la ſolitude & la raiſon m'effrayoient, devint le panthéon des plaiſirs de toute eſpece. J'en bannis la vieilleſſe fâcheuſe, & n'y admis

que les céladons de cour, les femmes galantes & diffamées ; j'en proscrivis sans rappel les ridicules préjugés de la sagesse, & me regardai moins comme l'auguste reine d'un peuple aimable, que comme Vénus au milieu de ses adorateurs. Mon mari se délassant des travaux royaux, en s'occupant de la serrurerie, m'avoit fait prendre plusieurs fois l'indécente liberté de le traiter de *Vulcain*. Je continuai, & voulant en tout ressembler à l'impudique déesse dont ce dieu de la fable étoit l'époux ; je songeai à me choisir un *adonis*, & le jeune & charmant duc de Coigny fut le mortel heureux que j'associai au monarque françois.

Tel étoit l'état de mon cœur & ma délicatesse lors du voyage de Rheims. Jusqu'à ce temps une sorte de mystere, avoit dirigé mes démarches & mes adulteres amours ; j'en craignois la publicité. A Versailles, me dérobant aux regards avides & curieux des oisifs de cour ; c'étoit dans les plus secrets asiles que se passoient ces actes révoltants, & que je consommois l'opprobre de l'hymen. Je regardai bientôt cette contrainte comme absolument au-dessous de moi ; je rougis de m'y être asservie si long-temps, & j'arborai à Rheims l'étendart de la licence la plus effrénée.

La promenade enchantereſſe de la porte-neuve de cette ville, me fournit le moyen de satisfaire

mes

mes luxurieux desirs. L'isle d'amour, qui la borne auprès de la riviere, me parut en effet le séjour préféré de ce dieu charmant, & je résolus de lui offrir quelques sacrifices.

Ce coupable projet exécuté presque aussi-tôt que conçu, eut lieu le 9 juin 1775, à la suite d'un brillant soupé que je donnai dans cette même promenade, & auquel le roi, fatigué des exercices cérémonieux de cette journée, ne voulut point assister. Les ennuyeux étoient relégués auprès de sa majesté ; tout favorisoit mes vues, & les outrages que je voulois accumuler sur sa tête.

Je me débarrassai facilement des importuns, en banniſſant l'étiquette pour cette soirée que je voulois rendre délicieuse. J'avois bu passablement, c'est-à-dire, en franche & loyale allemande. Echauffée par les liqueurs, je courus échevelée dans les bosquets, ne ressemblant pas mal à une bacchante ; chacun suivit mon exemple, & à un signal de ma part, les confidents intimes de mes desseins secrets éteignirent toutes leurs lumieres. Les assistants furent cernés, renvoyés ; la liberté présida à cette bacchanale, & nous imitâmes les prêtresses de Bacchus & de Priape, dans leurs honteuses réunions.

O nuit ! à quelles horreurs tu prêtas ton ministere ! il faut être moi pour les tracer sans rou-

gir. Mais eſt-ce la premiere fois que j'ai dompté les ſcrupules ? non ſans doute. J'ai promis de ne rien laiſſer ignorer ; peu m'importe le jugement qu'on portera de ma franchiſe : j'ai perdu tous droits à l'eſtime publique.

Après avoir erré au haſard l'eſpace de quelques minutes, je me ſentis embraſſer étroitement, je gliſſai légérement ſur le gazon, & me livrai à ma bonne fortune. Je n'eus pas lieu de me repentir de ma réſignation ; ſi mon athlete étoit un prince, en cette occaſion il ſe comporta en Hercule, & me fit preſque abjurer la pratique des plaiſirs que j'éprouvois avec la Langeac, & dont elle avoit tant de fois prolongé l'ivreſſe.

Le fait eſt que j'ignore encore à qui je dois l'emploi des deux heures que je paſſai dans l'iſle d'amour ; mais au milieu des troubles & des regrets qui m'environnent, j'y penſe avec raviſſement, & ce reſſouvenir agréable me plonge dans un extaſe qui tient du délire.

Le lendemain j'eus à eſſuyer la plus longue & la plus ennuyeuſe mercuriale ; ma vertu ne fut point ſuſpectée, mais le roi traita ma conduite de légere & inconſéquente, & termina ce ſermon ſi déſagréable à entendre pour moi, par l'expreſſe interdiction de l'endroit où j'avois joui de délices inexprimables.

L'ennui me gagna, d'après cette défenſe : en vain les cérémonies pompeuſes & futiles du ſacre occuperent mes inſtants ; mon corps étoit à la cathédrale de Rheims, mais mon cœur & mon eſprit étoient aux charmants boſquets de ſa promenade.

Quoique le roi m'intéreſſât peu, je n'en fus pas moins révoltée de l'orgueil eccléſiaſtique dans cette ridicule journée ; les génuflexions réitérées que ces dépoſitaires ſacrés de la Sainte Ampoule firent faire à mon époux, me parurent baſſes, humiliantes, & dégrader la majeſté ſuprême. Leurs paſquinades & leurs fingeries me firent rire aux larmes. J'interceptai un regard d'indignation du gros prieur de Saint Remi ; mais je n'en reſtai pas moins convaincue que les rois de France s'aviliſſoient en ſe ſoumettant auſſi ridiculement ; & que l'abolition de cette farce devroit être un des premiers actes de la puiſſance légiſlative.

La cour revint à Paris, la ſaiſon étoit belle. Mon tempérament preſſentit les avantages qu'il pouvoit en retirer ; mon cher beau-frere, le comte d'Artois, me faiſoit une cour aſſidue, ſans cependant ſe déclarer ſur la nature des ſentiments que je lui avois inſpirés.

En ce temps la groſſe Montenſier, directrice des ſpectacles de Verſailles, obérée par des dettes

immenſes, formoit le plan d'une banqueroute frauduleuſe. J'aimois cette femme qui ſe prêtoit volontiers à mes caprices, je la débarraſſai de ce labirinthe & payai ſes dettes.

Je pris goût à ce ſpectacle; les pantins qui le forment, ſe donnerent la peine de charger leur mémoire des comédies obſcenes de Collé & de Ferrand; j'y allai nocturnement avec mon beau-frere, lorſque le roi impatienté de mes fréquentes diſparutions, me joua un tour ſanglant qui me rendit pour quelque temps la fable & la riſée de toute la cour.

Je revenois, ſuivant ma coutume, d'une de ces repréſentations libertines, dans le déshabillé le plus immodeſte; mon galant beau-frere avoit été le conducteur de ma légere voiture; lorſque arrivés à la grille la ſentinelle m'en refuſa l'entrée. Je me nommai d'abord avec fierté; un, *le roi l'a expreſſément défendu, & a donné lui-même la conſigne.* Ce fut la ſeule réponſe que j'obtins de ce factionnaire; j'eus beau inſiſter, deſcendre même juſqu'à la priere; ni les menaces, ni les prierees ne purent l'ébranler. Le beau-frere juroit avec toute l'énergie qu'on lui connoît; imprécations inutiles. Je fus obligée de regagner triſtement, avec mon compagnon de diſgrace, le théâtre de la Montenſier, d'où, par la galerie

attenante au château, je pénétrai dans mon appartement, où, pour comble d'infortune, je ne pus me coucher qu'à l'aide d'une lumiere obtenue par grace dans la salle des gardes.

Mille projets de vengeance me roulerent dans la tête, & je m'arrêtai à celui de continuer mes dissolutions. Je pris plaisir à cette idée qui satisfaisoit à la fois mes sens & mon amour-propre humilié ; je m'endormis, en remettant l'exécution à toutes les occasions que j'en pourrois trouver.

CHAPITRE III.

Naissance de nouvelles amours. Courses clandestines. Pari singulier.

LA dissimulation profonde & réfléchie qui a toujours fait la base de mon caractere, devoit naturellement m'engager à m'en tenir à mon projet de vengeance, & à ne pas m'emporter en reproches sur l'aventure de la nuit. Plusieurs considérations devoient me le conseiller ; mais l'espece d'ascendant qu'en différentes occasions j'avois pris sur l'esprit du roi, me fit aller au devant des justes plaintes qu'il étoit en droit de me faire ;

&, suivant ma coutume, bravant l'étiquette, je me préſentai à ſon lever.

Les yeux battus, plus des fatigues de la nuit que de ma douleur, je me plaignis vivement de l'irréguliere conſigne donnée aux grilles du château, & je demandai à mon époux, aſſez indécemment, ſi je devois être, ou priſonniere dans mon propre palais, ou me trouver expoſée au déſagrément de n'y pouvoir rentrer à ma volonté. Le roi ſourit dédaigneuſement à ce propos peu reſpectueux, & me répliqua, ſur le ton d'un bourgeois abſolu, qu'il étoit le maître, & que lui couché, il prétendoit abſolument que tout le monde le fût chez lui. Je voulus répondre; mais il me tourna le dos, & ce fut tout le fruit que je recueillis de ma ridicule incartade.

L'orage ſe détourna; mais ne pouvant plus courir la nuit, je me déterminai à jeter les yeux ſur mon beau-frere, le cher d'Artois, qui, compagnon de ma diſgrace, ne demandoit pas mieux que d'être le coopérateur de ma vengeance.

Je dois cependant avouer, qu'au fait, c'étoit moins par inclination que par haine & coquetterie, que je fis des avances au jeune comte. Je haïſſois mortellement ſa *pigrieche* épouſe; pouvois-je lui en donner un témoignage plus convaincant, qu'en débauchant ſon mari, qui ne

l'accabloit jamais de procédés plus révoltants qu'alors que quelques intrigues lui faiſoient faire faux-bond à la fidélité conjugale ?

Je confeſſe de même au ſujet de cette haine, que je la partageois cordialement entr'elle & *Madame ;* que j'éprouvois un plaiſir ſingulier à les humilier l'une & l'autre, que je déteſtois *Monſieur ;* mais que nonobſtant mon antipathie pour lui, ſi je l'avois connu un *homme à femme*, j'aurois tout tenté pour le ſéduire, en triompher, & ſatisfaire ainſi mes reſſentiments ſecrets.

Au défaut de ce moyen, les tracaſſeries m'en fournirent d'autres ; mais malgré les occupations qu'elles me donnoient, je ne perdis point de vue le deſir d'être à la fois la belle-ſœur & l'amante du comte d'Artois.

Quelques agaceries le mirent bientôt au fait de mes intentions, & ce langage étoit peu difficile à entendre pour un libertin auſſi expert.

Les différents voyages que j'avois faits à Cythere avec différentes perſonnes de la cour, m'auroient à peu près dégoûtée d'y retourner, ſans cette nouvelle connoiſſance. Le reſpect affoiblifſoit les tranſports des amants que j'avois eu juſqu'alors. Avec eux, j'avois beau dépouiller toutes les apparences de la majeſté, choiſir les endroits les plus écartés, m'expoſer à leurs yeux

dans l'état de ſimple nature, provoquer leurs embraſſements par les attouchements les plus expreſſifs, les poſtures les plus laſcives, les regards les plus paſſionnés ; enfin, tout le délire & l'ivreſſe que me faiſoit éprouver la fougue de mes ſens, l'idée de ſe trouver dans les bras de leur reine, les glaçoit apparemment : je n'en tirois rien, ou peu de choſe. Ce n'étoit qu'après avoir épuiſé toutes les reſſources de l'art lubrique des plus fameuſes courtiſanes, que j'en obtenois à peine un foible hommage. Je n'avois cependant jamais choiſi qu'en parfaite connoiſſeuſe, & les noms de *Coigni*, *Dillon & Vaudreuil* devroient être autant de garants qu'une molleſſe auſſi extraordinaire étoit peu ſoupçonnable dans des êtres d'auſſi vigoureuſe apparence.

D'Artois, moins inquiet ſur les dangers de la liaiſon, s'y livra tout entier. Depuis long-temps je n'avois point pratiqué ces différentes *poſitions* qui conduiſent par degrés à la volupté, j'en avois perdu l'habitude, & malgré mes connoiſſances étendues ſur ce chapitre, dans ces ſéances, je fus obligée de recommencer un noviciat, & les découvertes nouvelles que je fis me forcerent de convenir de mon peu d'expérience.

A la cour de Vienne, un officier allemand m'avoit donné les premieres inſtructions de ces

gradations charmantes ; mais que j'étois éloignée de la perfection ! je la trouvai dans les bras de mon nouvel adorateur, & la multiplicité des plaisirs délicieux qu'il me fit éprouver, m'attacherent à lui jusqu'à la fureur.

Je glisserai rapidement sur la naissance de mes enfants. La France en a fêté l'avénement ; le vulgaire en félicitoit mon époux ; mais les clairvoyants savoient à quoi s'en tenir. Le monarque recevoit complaisamment les vœux qui lui étoient adressés à ce sujet, tandis que de temps à autres, les railleurs s'exerçoient sur cette matiere, plus que suffisante pour produire les sarcasmes les plus piquants. Plusieurs me parvinrent, & en attendant qu'il s'en fasse une collection, je cite celui-ci.

COUPLET.

Air : *De Joconde.*

AMIS, la nouvelle du jour,
Se débite à cette heure ;
Un dauphin paroît à la cour,
Si je ments, que je meure.
Si Louis paroît vigoureux
Ce n'est pas de la sorte,
D'Artois a fait ce coup heureux,
Ou le diable m'emporte.

A cet échantillon des gentillesses des beaux

esprits françois, il est facile de juger que j'étois peu ménagée dans le public, mais c'étoit la plus légere de mes inquiétudes, & j'ai toujours été de la plus grande indifférence sur tout ce qui s'est débité à mon égard ; je n'ai qu'un regret, c'est celui de n'avoir pas fourni une matiere plus abondante à la quantité d'épigrammes que la multitude fit en ce temps pleuvoir sur moi.

Pour tenir perpétuellement d'Artois enchaîné à mon char, je profitai de ses précieuses leçons au point de le surpasser : son inconstance naturelle l'emporta cependant sur mes complaisances infinies ; il ne m'abandonna pas, il me négligea, & pour ne le pas perdre entiérement, je fus obligée de condescendre à le laisser jouir d'autres plaisirs, & de paroître même y prendre part.

Les jeunes seigneurs de la cour, à la tête desquels étoient mon cher comte & le duc de Chartres, actuellement duc d'Orléans, avoient rapporté des voyages qu'ils avoient faits, une ample profusion de vices & de ridicules ; les coutumes, les mœurs, les modes & les plaisirs d'Angleterre les avoient séduits de telle maniere, qu'en peu de temps tout fut Anglois en ce royaume ; le Roi & le stupide *Monsieur*, resterent seuls François.

Chaque jour de nouvelles courses de chevaux

faisoient déserter les ouvriers de leurs atteliers ; de la vigueur & de l'intrépidité des hardis *jokeits*, dépendoit l'altération des fortunes, & ces parties ruineuses donnerent plus de gloire à deux princes du sang royal, que leurs fameux exploits, tant à Gibraltar qu'à l'affaire d'Ou.....

Vétue en amazone, j'étois l'ame de ces divertissements qui favoriserent les miens ; la course finie, la foule des courtisans s'éclipsoit. Je partois comme l'éclair & je me rendois à Trianon, où, bientôt rejointe, je me livrois, avec mon tendre beau-frere, à toutes les fantaisies libertines que notre imagination de feu nous suggéroit.

En quelqu'endroit qu'il soit, qu'il ne s'imagine cependant pas que dans ce temps il occupoit seul ma pensée. Avec lui, je jouissois de toute la solidité du plaisir ; mais j'en savourois l'essence avec des compagnes que je lui associois. La demoiselle *Dorvat*, une de mes femmes, après avoir gagné ma confiance, étoit parvenue à fixer mes regards. Son intéressante physionomie excita mes desirs, bientôt je ne pus résister à leur impulsion, je descendis jusqu'à elle, &, soit crainte ou complaisance, je fus satisfaite.

C'est de cette façon que nuançant le plaisir auquel mon tempérament m'invitoit à chaque instant, je ne risquois pas de l'émousser, & je fai-

ſois conſtamment uſage du privilege que la nature m'avoit accordé d'être également ſenſible aux careſſes des deux ſexes.

A la ſeule vue d'un bel homme, d'une belle femme, mes yeux s'enflammoient, ma figure s'animoit, l'expreſſion de la jouiſſance s'y peignoit. A peine pouvois-je diſſimuler la violence de mes deſirs & jamais aucuns de ces objets convoités par ma paillardiſe, n'échapperent aux ſoins & aux intrigues que je ſavois nouer pour les attirer dans le filet qui leur étoit tendu par ma luxure.

Pour me dérober aux regards intéreſſés à épier mes aventures amoureuſes, j'avois de fréquentes indiſpoſitions de commande; alors je feignois un beſoin de ſolitude à la faveur duquel, ſans ſuite, je m'échappois du tourbillon pour voler dans les différents temples de l'amour, que j'avois en ma puiſſance, méditer ſur les myſteres de ce dieu, ſeul culte que j'aie jamais connu, & continuer mes affreux déréglements.

Mon cher d'Artois n'étoit point jaloux, oh! non, il ne l'étoit certainement pas; mais un jour de mauvaiſe humeur, il prit la liberté de me quereller ſur ces courſes clandeſtines dont il ignoroit le myſtere. Notre union, & quelques autres bagatelles de ce genre, m'avoient appris à ne pas rougir. Je ne balançai donc pas à lui

faire l'aveu de mon goût pour la *Dorvat*, & l'exhortai à ne pas s'en alarmer. Les gens peu délicats s'accordent assez volontiers, ma franchise ne lui déplut pas ; il parut seulement douter de ce mêlage singulier, & me demanda plaisamment comment j'y pouvois suffire ?

« Je vais bien t'étonner, mon cher Comte, lui répondis-je, mais mon tempérament est tel que sortant de tes bras, dont je ne me retire que lors qu'épuisé, tu ne peux plus te livrer à de nouveaux transports, & que mon état devroit naturellement être semblable au tien, je revole aussi-tôt dans les siens : *d'instrumentée* que j'étois, *j'instrumente* à mon tour, ensuite je fais agir la complaisante *Dorvat*, qui, réitérant le plus agréable des exercices, multiplie à l'infini cette charmante situation. Cesse donc d'être surpris, si je te donne cette aimable *acolite*, ne m'en veux pas, je ne puis m'en passer. Il faut voir cet excès de jouissance pour pouvoir y croire : oui, ma chere sœur, vous m'étonnez, mais vous ne me persuadez pas : je vais plus loin. Je parie mille louis que le fait n'est pas possible..... Mille louis ! eh bien ! mille louis soit. Commençons..... »

Enfermés tous les deux dans un volupteux boudoir, le comte me coucha sur un sopha, mille louis & l'honneur de me vaincre lui firent

trouver de nouvelles forces ; il me donna le plus vigoureux assaut & n'en perdit pas moins la moitié de la gageure.

« Je me rends, me dit-il ; mais vous n'avez » pas gagné.... Oh ! d'accord ; je vais vous con- » vaincre, monsieur l'incrédule. »

Je sonnai ; *Dorvat* étoit aux aguets, elle accourut ; je l'embrassai ; on observera que le comte étoit présent : mon effronterie la fit rougir. Je ne fis aucune attention à son embarras, je continuai ; elle tarda peu à se livrer à mes brûlantes caresses, furieuse à son tour & partageant mon délire, nous fîmes connoître à mon amant qu'il étoit dangereux de me défier, & il reconnut bientôt que ses mille louis m'appartenoient de bonne guerre.

Je crus m'appercevoir par la suite qu'il m'avoit rendu le change & que les différents mouvements de la Dorvat, ses attitudes variées, ses transports convulsifs lui avoient donné du goût pour elle ; il en a sans doute essayé ; que cela soit ou non, je lui pardonne cette infidélité. L'amnistie doit être réciproque.

CHAPITRE IV.

Basses intrigues. Mélange affreux d'iniquités. Ministre infidele. Un Cardinal paroît sur la scene.

JE n'ai, jusqu'à présent, offert que le tableau d'une méprisable prostituée, souillant la couche royale par les plus sales débauches. Le libertinage affreux dans lequel j'étois plongée, faisoit gémir la France qui ne pouvoit plus douter de mon infame conduite ; le mépris étoit le seul sentiment que j'inspirois ; on dédaignoit même de s'occuper de moi. Fatigués de me chansonner ou de m'adresser des remontrances, les oisifs & les sages ne me regardoient plus que comme une femme perdue, livrée à la corruption, flétrie, & portant sur le front le signe honteux de la réprobation.

Pour réveiller le peuple de cette indolence, il falloit me montrer dans tout mon jour ; c'est ce que je fis. Il ne suffisoit pas à mon caractere féroce d'être dédaignée du François, je voulus m'en faire craindre & faire succéder au mépris qu'il me vouoit l'horreur & la haine.

Les conseils ambitieux que mon frere m'a-

voit donnés à mon départ de la cour de Vienne ; étoient toujours récents à ma mémoire. Le défaut seul d'occasion m'avoit jusqu'alors empêché de les mettre en pratique ; mais pour en espérer la réussite, il me falloit de l'intelligence au ministere, & il étoit malheureusement déclaré contre moi.

Je savois bien de quelle maniere on pouvoit se débarrasser d'un ministre récalcitrant. Le vieux *Maurepas*, par sa mort, m'avoit garanti l'infaillibilité du moyen ; mais les soupçons avoient germés, les yeux étoient ouverts, & la répétition d'une semblable *vétille* pouvoit me devenir dangereuse ou très-funeste.

Le caractere de mon frere, en tout conforme au mien, lui suscitoit journellement de nouveaux embarras ; il ne pouvoit s'en délivrer qu'à force d'or ; mais ses trésors étoient épuisés, & son peuple commençoit à murmurer de l'oppression, & paroissoit disposé à se soustraire au joug odieux de la tyrannie.

Je l'aimois trop tendrement pour ne pas travailler avec ardeur à le secourir ; le sieur *Joli de Fleury*, malgré quelques refus, avoit terminé par seconder mes intentions fraternelles, & pendant son administration, j'ai fait passer à l'empereur des sommes considérables.

La

La disgrace de ce ministre m'accabla, & j'intriguai pour le faire remplacer par une créature qui me fût aussi affidée. Mon espoir fut trompé, le *Dormesson* fut intraitable, & je fus privée quelques temps de pouvoir rendre service à la personne que j'aimois le plus. Que n'ai-je pu, dans ces moments de crise, lui faire passer les trésors de la France! tel étoit le bonheur qui fixoit alors mes vœux les plus chers; pouvois-je espérer de les voir remplis, tant que les sentiments des ministres me seroient diamétralement opposés?

La première partie de ma vie, ce titre justement de *précis*, je ne la regarde, malgré sa véracité, que comme un résumé de faits généralement connus; malgré cela, je ne reviendrai pas sur le chapitre de *Necker*, ni des manœuvres étranges que je mis en usage pour opérer sa première disgrace; à cette époque, il étoit éloigné de posséder toute la confiance; mais si, dans ce temps, j'avois prévu les révolutions qui se sont manifestées depuis, si une sotte timidité n'avoit retenu ma main, les projets conçus se seroient exécutés, & ce ministre auroit été, par la même voie, rejoindre *Maurepas* en détestant son integre probité.

Calonne parut alors sur l'horison; je respirai.

Il y avoit long-temps que je souhaitois au contrôle une de ses sangsues publiques, dont l'ame de boue insensible aux cris de la douleur, se fasse un jeu de la misere ; ce souhait fut exaucé.

Les spéculations les plus fausses, les projets les plus insidieux, les conseils les plus criminels donnés au roi, le plus exécrable brigandage ; voilà les moyens que ce ministre, à qui j'ai tant d'obligations, employa pour me faire bassement sa cour. Je l'accueillis avec bonté, j'applaudis son administration, je le flattai : en un mot, j'employai les indignes ressorts de la plus vile séduction, pour me l'attacher, & j'y parvins. Je ne doutai jamais du succès de cette entreprise ; j'ai toujours attaqué, avec avantage, les créatures méprisables que j'ai voulu soumettre ; la dissimulation, la fourberie, le manege de la coquetterie, même avec les êtres les plus méprisables, furent mes armes. Je les préférai toujours au bouclier de la sagesse & au palladium de la vertu.

Je n'ai plus qu'un léger espace de temps à parcourir depuis cet instant à celui où j'écris ces mémoires ; mais tous les moments en ont été employés par le libertinage, l'ambition, le vol & le sacrilege. Chaque jour a éclairé de nouvelles horreurs, & les instants de la nuit que je ne consacrai ni à la débauche, ni au sommeil, je des-

cendois dans mon ame, & n'y trouvant le crime, le lendemain prêtoit sa clarté à quelque nouveau forfait.

Cette ame vile & abjecte va donc vous être dévoilée, vous allez maintenant y lire aussi clairement que moi. Quelle horrible connoissance! vous avez proscrit ma tête lors même que ces affreux secrets ne vous étoient point encore parvenus; que ferez-vous donc après?

Pendant le temps qu'avoit duré l'ambassade du *cardinal prince de Rohan*, à la cour de Vienne, je captivai son attention, & lui inspirai de l'amour. Toute hardie que me parût la déclaration qu'il osa m'en faire, je lui permis d'espérer, non pas une de ces réponses qui ne laissent aucuns doutes après elle, mais par un sourire obligeant, mais par ces paroles vagues & obligeantes que les *galants* savent si bien entendre.

J'ai de tout temps aimé les amours à la grenadiere, les préliminaires, moins ennuyeux, menent pour ainsi dire du moment de l'aveu à celui de la conclusion. Le ton mielleux & sentimental du cardinal m'occupa bien un peu; mais le geste joint à la parole d'un officier allemand, encore au service de la maison d'Autriche, me persuada davantage. Je le nommerois sans doute: j'entre-

rois même dans des détails sur sa mâle vigueur ; si je ne craignois d'exposer des jours qui me seront toujours chers.

Désespérée de la préférence accordée, le cardinal prit de l'humeur, & vindicatif comme tout autre prêtre, il résolut dès-lors de se venger de ce qu'il appelloit une offense faite à ses rares qualités ; il exécuta depuis ce projet aussi, malgré que je me sois infiniment rapprochée de lui, ce que je me propose de détailler suivant l'ordre des événements ; je ne l'en ai pas moins toujours regardé comme mon plus cruel ennemi, & si sa tête n'a pas tombé sur un échafaud, je l'engage à ne point m'en avoir d'obligation ; le sort l'a préservé d'être la victime d'un plan formé avec toutes les précautions imaginables.

Je ne cesserai de répéter que j'étois douée d'une extrême dissimulation, parce que toutes les actions de ma vie en ont porté l'empreinte ; aussi en donnai-je des preuves sensibles à ce peu politique prélat. Je feignis d'ignorer les propos licencieux qu'il débitoit sur mon compte à la cour de Vienne, je lui tendis gracieusement la main à Saverne, je le reçus avec bonté à Versailles lorsqu'il se rendit encore plus coupable à mon égard.

Cette étiquette qui m'avoit paru si révoltante

en Allemagne, me parut moins terrible à la cour de France : on ſait aſſez combien je profitai de l'eſpece de liberté qui s'y accorde aux femmes de mon eſpece ; j'ai déja dit que je dédaignai d'abord les ſoins de mon beau-frere le comte d'Artois. Cependant, ſes aſſiduités auprès de moi firent du bruit, il parvint bientôt aux oreilles de l'Impératrice, qui ne trouvant perſonne plus capable de l'inſtruire de la vérité du fait que le *Cardinal Prince de Rohan* ; elle lui écrivit pour s'en informer. Cet évêque à qui je voudrois en ce moment faire autant de mal que je lui en deſire, étoit toujours amoureux. La *connoiſſance* du comte d'Artois qu'on me ſuppoſoit alors, & qui s'eſt réaliſée depuis, l'intriguoit extrêmement. Effrayé de la concurrence qu'il ne pouvoit ſe flatter de diſſiper malgré ſon amour-propre, la rage s'empara de ſon cœur ; il fit réponſe à ma mere, & c'eſt cette lettre trouvée dans ſes papiers qui me fut renvoyée par mon frere, & que je poſſede encore, que je vais mettre ſous les yeux.

A l'Impératrice Reine de toutes les Hongries (1).

MADAME,

Mon reſpect & mon zele pour l'illuſtre maiſon d'Autriche, la vénération que vos vertus m'ont inſpiré, la franchiſe que vous avez reconnue en moi, lorſque le roi me chargea de ſes ſentiments, auprès de vous, & que vous ſommez d'être toujours le même : tout me force à remplir un miniſtere douloureux à mon cœur. Que n'avez-vous chargé quelqu'autre de cette affligeante miſſion ?

Il n'eſt que trop vrai que notre dauphine en entrant ſur le territoire de France a totalement oublié les leçons de ſageſſe que vous vous étiez plu à faire germer dans ſon cœur ; indépendamment de ſon goût exceſſif pour le luxe, elle ſe livre à tous les excès de la coquetterie. Le bruit court qu'elle préfere ſon beau-frere à ſon époux. Dieu veuille que cela ne ſoit pas ; mais les apparences ſont contre nos deſirs à cet égard.

Voilà tout ce que je puis vous apprendre.

---

(1) Cette lettre fut dépêchée par un exprès à qui le cardinal avoit ordonné de la rendre ſecrétement.

Puiſſe V. M., par ſes ſages exhortations, la remettre dans le ſentier du devoir. Puiſſe mon zele y coopérer, c'eſt la moindre preuve de dévouement que puiſſe donner à votre majeſté,

Celui qui ne ceſſera d'être,

Madame,

de Votre Majeſté

Le très-humble & très-reſpectueux ſerviteur

† L. DE ROHAN, &c.....

On voit par la lecture de cette lettre, que le cardinal me ménageoit peu, & que s'il prétendoit par-là me prouver la force de ſa paſſion, il étoit loin de compte; auſſi dès le moment que je n'eus plus à douter de cette atrocité, je lui vouai une haine immortelle. C'eſt cette haine qui m'a depuis engagée par un enchaînement de circonſtances à le mettre au rang des favoriſés: il étoit bien éloigné de prévoir alors que c'étoit la ciguë que je lui faiſois boire dans une coupe d'or, & que je ne l'honorois de mes faveurs que pour l'écraſer avec plus d'avantage.

CHAPITRE V.

Amours nouveaux. Liaiſon indécente & politique du cardinal de Rohan. Faveurs accordées à la comteſſe de la Mothe. Clef de ſon étrange procès.

OUI je dois en convenir, j'ai peine à me rendre compte à moi-même du ſentiment qui m'agite en prenant la plume pour tracer ce chapitre. Je n'altérerai point la vérité des faits; auſſi entends-je d'ici s'écrier l'indignation, *quelle femme ! ou plutôt quel monſtre ! quel rocher l'a pu porter dans ſes flancs ! la malheureuſe n'a donc jamais verſé des larmes* ? Rarement en vérité ; encore ce n'a jamais été que le dépit & la fureur qui me les aient arrachées.

Je commençois à me fatiguer des careſſes de mon beau-frere, la variété pouvoit ſeule aſſaiſonner mes plaiſirs, & la jouiſſance d'un objet nouveau flattoit depuis long-temps mon ambition : *le beau Ferſenne*, colonel de royale Suédois, ſuivoit par-tout mes pas & ſes coups-d'œils enchanteurs m'avoient décidée à ne le pas faire languir long-temps après ma poſſeſſion ; il promenoit un jour ſa douce & tendre rêverie dans l'orangerie, il y

avoit quelques minutes que je l'obſervois lorſque ſes yeux rencontrerent les miens, un ſignal intelligent que je lui fis ne lui laiſſa plus douter de ſon bonheur, rentrée au château, je lui députai l'*Eſclaux*, garçon de la chambre, qui lui remit une boîte de ma part, dans laquelle étoit renfermé ce billet.

FLORE A ZÉPHIR.

» Depuis long-temps, mon cher zéphir, je » vous vois parcourir les parterres de mon em- » pire & regarder avec attention toutes les fleurs » qui ſont ſous ma domination. Votre douce » haleine ſe ſeroit-elle repoſée ſur quelqu'une? » Votre Flore en mourroit de déſeſpoir. Songez » que je ſuis leur *reine*, & que j'exercerois la » vengeance la plus rigoureuſe ſur celle qui » m'auroit ravi le tréſor ou j'aſpire. J'irai ce ſoir » à neuf heures promener mon inquiétude *au petit* » *Trianon*. Si Zéphir eſt ſenſible aux tendres em- » preſſements de Flore, il viendra calmer le cha- » grin dont elle eſt dévorée. Le gouverneur l'in- » troduira «.

Je n'attendis pas après la réponſe de *Ferſenne*, le même porteur me rapporta la boîte dans laquelle je trouvai ce qu'on va lire.

ZÉPHIR A FLORE.

» Ce n'eſt qu'avec indifférence que Zéphir voit » toutes les fleurs de votre empire ; lorſqu'il les » regarde avec attention, c'eſt que parmi elles, » il cherche à diſtinguer leur *reine* ; lorſqu'il la » voit le reſpect lui ferme la bouche, & ſes yeux » ſont les interprêtes muets de ſon cœur ; la recon- » noiſſance & l'amour conduiront ce ſoir à neuf » heures, Zéphir *au petit Trianon* ; trop heureux » ſi ſa vue & ſes empreſſements peuvent bannir » l'inquiétude de Flore & la convaincre de la ſin- » cérité de ſon ardeur. «

Ce billet & ſa réponſe ſuffiſent pour convaincre, comme je l'ai dit plus haut, que j'allois vîte en beſogne & qu'auſſitôt *mouchoir jeté, faveurs reçues.*

Exacte au rendez-vous, *Ferſenne* me fut amené par *Bazin*, le confident intime de mes plaiſirs ſecrets, & gouverneur de Trianon, qui l'attendoit aux environs : il eſt inutile que je rapporte ici ce qui ſe paſſa entre nous. Le public eſt aſſez inſtruit de l'ardeur avec laquelle je célébrai les myſteres de l'amour, & en tirois toute le quinteſſence. Je me contenterai de dire qu'heureux & ſatisfaits l'un de l'autre pendant deux heures conſécutives, nous éprouvâmes tous les effets de la paſſion la plus forte.

Depuis cette époque, les rendez-vous se succéderent, & ce galant commerce dura jusqu'à ce qu'excédée de sa continuité, je jouai l'indifférence, & pensai à donner à l'épuisé *Versenne* quelqu'autre successeur.

Je me suis annoncée, & j'en ai donné des preuves très-convaincantes, que j'étois excessivement légere & inconstante dans mes goûts. Il falloit beaucoup d'adresse, de science & de *singularité* pour se conserver mes velléités passageres, lorsque je ne rencontrois aucunes de ces qualités dans les individus que j'honorois de mes caresses; le dégoût, la satiété s'emparoient de moi, & je passai vîte à un autre.

Dans la liste nombreuse que je pourrois produire des êtres masculins & féminins admis à mes conférences secrettes, si je suivois l'ordre chronologique, je pourrois prouver qu'aussitôt dégoûtée *du commerce des hommes*, je passois *à celui des femmes*, j'avois presque éprouvé la grande quantité de celles de la cour qui avoient adopté ce goût si délicat, j'étois si fatiguée, ennuyée de la *fréquentation* de la mollasse *comtesse Dossun*, ma dame d'atours, & d'ailleurs je la craignois. Je la connoissois avec son air doucereux, méchante, jalouse, dangereuse & coquine à l'excès; elle m'avoit déja fait souffrir de son indiscrétion. Sur laquelle donc pouvois-je

jeter les yeux pour donner un ſucceſſeur au colonel diſgracié ?

J'aurois bien renouvellé bail avec *la ducheſſe de Polignac*, mais le goût en étoit paſſé ; d'ailleurs, où je croyois fermement trouver des beautés ſecretes, lorſque je me décidai à la mettre ſur les rangs, je n'avois fait que des découvertes hideuſes ; & ſans le parti qu'elle avoit ſu tirer de la circonſtance, qui me ramenoit malgré moi à m'en ſervir au dépourvu, je n'y euſſe jamais repenſé.

Une autre conſidération m'oblige à la ménager ; cette gueuſe de femme avoit pris ſur moi l'aſcendant le plus impérieux ; elle étoit maîtreſſe de mes ſecrets capitaux, & tenoit entre ſes mains, indépendamment de quantité de billets & lettres écrits de la mienne (1), mille aſſignations de rendez-vous imprudemment adreſſées, tant au comte d'Artois qu'à d'autres perſonnes de la cour, & plus encore imprudemment confiées à ſes mains infidelles ; pluſieurs mémoires apoſtillés de ma main, contenant en marge les preuves multipliées de mes exactions inouïes, tripotages de finance, emprunts, pots de vin, faveurs vendues à prix d'argent, &c. &c. &c.....

---

(1) Correſpondance que je me propoſe de rendre publique.

J'étois dans cet état d'incertitude, & ne savois à quoi me déterminer, lorsque *la comtesse Valois de la Mothe* me fut présentée par *la Misery*, ma premiere femme de chambre. Cette infortunée, que j'ai rendu victime de ma rage contre *le cardinal de Rohan*, sollicitoit auprès de moi la reprise de possession de la terre de *Fontête*, dont avoient joui ses illustres ancêtres.

Je crois avoir déja dit que la figure qui me convenoit, dans tel état que je l'eusse trouvée, me captivoit sur le champ. Aussi la comtesse de la Mothe fit-elle ma conquête, la premiere fois qu'elle se jeta à mes genoux. Bon, me dis-je en moi-même, je cesse d'être inquiete ; elle remplacera *le Versenne*.

Je feignis d'accéder à sa requête ; mais le fait est que la destinant à mes plaisirs, je voulois qu'elle n'eût obligation qu'à moi de sa fortune ; ce qui m'engagea à ne point me servir du pouvoir que j'avois sur Calonne pour augmenter la foible pension qu'elle tenoit de la cour, & que ce paillard n'avoit fait porter sur l'état qu'à la somme de 700 livres, jointe avec celle de 800, qu'elle recevoit déja pour porter dignement le nom de Valois, espérant que cette médiocrité la conduiroit infailliblement de sa salle d'audience à son lit.

J'enlevai donc cette proie au luxurieux contrôleur, qui puiſoit à pleines mains dans le tréſor royal pour gagner des cœurs avec la clef d'or. Je n'ignorois pas ſes malverſations ; mais comme, par ſon entremiſe, je faiſois le même emploi des deniers de la nation, nous avions l'un pour l'autre la même diſcrétion.

Le paſſionné cardinal, qui n'avoit pas renoncé à ſes projets de convoitiſe, étoit à l'affut de tous mes mouvements, & interceptoit tous mes regards ; il s'étoit apperçu de l'effet que les attraits de la comteſſe de la Mothe avoient fait ſur moi ; il s'empara d'elle, l'endoctrina, & lui apprit à ſe prêter à mes vues.

Notre ſeconde entrevue ſe fit *au petit Trianon*, entre onze heures & minuit. La comteſſe de la Mothe fut introduite dans mon cabinet, par cette même *Dorvat* dont j'ai parlé plus haut, qui ſe contentoit du titre *d'agente* de ces ſcenes libidineuſes, après y avoir joué elle-même un rôle principal.

Dieux ! quels délices j'éprouvai dans cette nuit charmante ! avec quelle complaiſance, la ruſée comteſſe ſe prêta à mes fantaiſies ! quels tranſports ! quelle ivreſſe ! Je crus voir s'ouvrir l'olympe, & que j'y pénétrois ; car mes raviſſements n'étoient pas d'une ſimple mortelle.

Je congédiai la comteſſe, en l'aſſurant de ma faveur & en la gratifiant d'une ſomme de dix mille livres en billets de caiſſe. Calonne m'en fourniſſoit abondamment. Je payois la comteſſe, en reine ; tandis que de ſon côté le contrôleur payoit la Lebrun, en roi, & par le même moyen.

Le cardinal, inſtruit des circonſtances de cette entrevue, fit alors jouer tous ſes reſſorts ; il oſa m'écrire : je réſiſtai long-temps à me prêter à ſa juſtification ; mais les avis ſecrets que je recevois de l'empereur, qui deſiroit depuis long-temps de le voir poſſeſſeur de la puiſſance miniſtérielle & à la tête des affaires, m'engagerent à me prêter à la réconciliation qu'il ſollicitoit.

Les mémoires juſtificatifs de la comteſſe de la Mothe, imprimés à Londres, en janvier 1789, & que je garantis vrais dans tous leurs points, mettront ſincérement au fait les lecteurs, de la farce que je fis jouer au cardinal, par la proſtituée *Doliva :* c'eſt ainſi que je m'aſſimilois aux catins & aux perſonnes du plus bas étage. Tout m'étoit bon.

Mon pardon n'étoit pas ſincere, en élevant le cardinal prince juſqu'à moi. Ce n'étoit que pour le faire plus ſûrement tomber dans l'abyme que je lui entr'ouvrois par degrés ; auſſi ma correſpon-

dance (1) avec lui étoit une énigme, dont il eût été difficile de trouver la clef.

Je me prêtai donc à toutes ses rêveries, il jouoit auprès de moi le *pastor fido*. Mon seul dessein étoit d'en faire un homme à moi ; de lui faire faire autant de sottises que je pourrois ; de détromper mon frere ; de l'engager à lui retirer sa confiance, & de le perdre ensuite, petit à petit, pour consommer ma vengeance.

Le succès de cette grande entreprise faisoit le sujet de mes réflexions ; lorsque je me trouvois avec lui, très-souvent j'étois rêveuse & gardois le silence à ses insinuantes protestations. L'adroit évêque sut profiter de mon inaction, & prenant ce silence pour un aveu tacite, il alla plus loin : le coquin fut heureux.

En voilà maintenant de toutes les especes ; militaires, prélats, courtisanes, &c. j'aurois même descendu jusqu'à la roture, tant ce besoin chez moi étoit devenu impératif.

Les Polignac étoient furieux ; la faveur se perdoit tous les jours ; je ne faisois plus que de demi-confidences, souvent j'affectois le dépit & le

(1) Voyez les mémoires justificatifs de madame de la Mothe, aux nos. de la fin.

dédain,

dédain ; je paroiſſois même avoir tout à fait renoncé à l'amour ; je m'occupois alors de l'intérêt.

Cependant les indiſcrétions de *l'eſclave* (1), dont par fois les expreſſions tranchoient du *maître*, m'alarmoient ; *Lauſun*, *Luxembourg* & *d'Artois* s'entretenoient publiquement de notre liaiſon. Pluſieurs confidences de ſa part, ſur quelques particularités de mes charmes ſecrets, avoient convaincus, à n'en pas douter, ceux qui étoient auſſi inſtruits que lui de la vérité de notre *approximité*.

Arriva dans ce temps l'aventure du collier, de ce collier qui a fixé l'attention de toute l'Europe, & dont on ignore tout le myſtere : en en faiſant ſuccinctement le récit, je vais m'acquérir un nouveau droit à l'indignation ; mais le premier pas eſt franchi.

L'économie du roi s'oppoſoit depuis long-temps à la demande que je lui avois faite d'une garniture de braſſelets, ſemblable à celle que portoit la reine d'Angleterre. J'avois pluſieurs fois eſſuyé de ſa part le refus formel de me donner cette parure. Calonne ne ſavoit plus de quel bois faire fleche, toutes les reſſources étoient épuiſées ;

(1) Titre que prenoit le cardinal de Rohan auprès de la reine.

il n'y avoit plus que l'intrigue qui pût me procurer ce bijou que j'étois infiniment jalouse de posséder.

Je m'étois quelquefois plainte devant la comtesse de la Mothe, de l'avarice de mon époux & du desir qui me tourmentoit ; elle en parla au cardinal, qui, malgré la situation de ses affaires & son peu de crédit, entreprit la négociation de cette affaire dont je profitai seule, ayant toujours eu la précaution de faire agir sourdement ces deux *complices* de mon larcin manifeste.

La suite de cette affaire me conduisit insensiblement à la vengeance que je méditois toujours intérieurement contre le cardinal ; mais elle ne fut pas aussi complète que je le desirois. C'étoit sur un échafaud que je l'eusse voulu voir ; mon ambition eût été satisfaite.

Je l'eus enfin, ce collier ; *l'Esclaux*, mon messager secret, me l'apporta ; & du moment que je l'eus en ma puissance, je jurai qu'il seroit l'instrument de ma fureur contre le cardinal : mon dessein n'étoit pas d'envelopper la comtesse de la Mothe dans cette proscription, la circonstance seule a dirigé cet événement, qui ne cessera d'être incompréhensible qu'après la publication de ces mémoires.

Pour remplir l'usage que je voulois faire des

diamants de ce collier, il falloit le dénaturer. Cela fut bientôt fait. Les soustractions que j'y fis, me servirent à des bienfaits, paroissant d'autant plus généreux, qu'ils étoient considérables; mais d'autant plus faciles pour moi, qu'ils ne me coûtoient rien.

Ce sont ces mêmes bienfaits qui ont conduit la malheureuse comtesse à l'infamant poteau, & à l'indigne flétrissure qu'elle essuya par la main du bourreau.

Il ne falloit pas moins que la plus profonde politique pour me tirer d'un pas aussi délicat; tout l'opprobre eût retombé sur moi, si j'eusse été découverte. Je me servis de mes principes ordinaires : je sacrifiai l'innocence pour sauver une légere parcelle de mon honneur expirant; & j'apportai le plus grand soin à couvrir cette odieuse atrocité du voile le plus impénétrable.

La plus légere confidence sur l'article du collier m'eût été très-nuisible : aussi me tins-je sur la réserve; & malgré le faux zele du *fourbe baron de Breteuil*, ses demandes insidieuses, son air d'assurance, je niai fermement que ce bijou eût été en ma puissance : j'assurai que je n'en avois pas plus de connoissance que de la comtesse de la Mothe, & je perdis ainsi cette femme par une criminelle négative.

Me voilà donc abſolument hors de cette procédure, dont je méritois ſeule toute l'infamie ; & l'on n'y faiſoit mention de *ma majeſté*, que pour accuſer les prétendus ſcélérats qui oſoient abuſer de mon nom. Je n'en étois pas moins en tranſe : j'étois dénoncée par l'évidence, & le ruſé *de Vergennes* qui avoit calculé juſqu'à quel point je pouvois être intéreſſée dans cette abominable manœuvre, avoit aſſez juſtement combiné pour m'accabler de ſa haine, en fourniſſant indirectement des preuves contre moi.

Le jugement ſe prononça, toutes les loix de l'équité furent violées, l'innocence ſuccomba, le cardinal échappa à ma vengeance ; je fus diffamée par l'opinion publique, & je conſervai toujours la plus grande ſécurité, en conſervant précieuſement trois cents cinquante-ſix diamants du collier que je m'étois ſi finement appropriée, & dont j'eſpere un jour faire monter les braſſelets pareils à ceux de la reine d'Angleterre.

Les intrigues & les tracaſſeries du *comte de Vergennes*, dans le cours de cette inique affaire, me firent appercevoir combien j'avois à m'en méfier ; & comme les forfaits ne me coûtoient rien, j'en méditai un, dont l'exécution ſuivit peu après.

CHAPITRE VI.

Deſtruction d'un ennemi. Renouement d'intrigues. Commencement du bouleverſement.

L'EMPEREUR ſe déſoloit à la cour de Vienne, du mauvais ſuccès de ſes affaires & de la tournure qu'avoit priſe en France l'affaire du collier; ſon iſſue détruiſoit totalement ſes projets. Malgré les témoignages qu'il avoit reçus de moi, de l'imbécillité du cardinal de Rohan, ſa politique lui avoit fait entrevoir que ſon ambition ſeroit plutôt ſatisfaite, & ſes vues remplies avec ce miniſtre, qui n'eût point héſité à ſeconder le bouleverſement qu'il méditoit, & dont il auroit profité.

Le plus exécrable deſſein occupoit entiérement mon eſprit : je jouiſſois de toute la gloire que je venois de remporter; mais un de mes ennemis reſpiroit encore. Cabaler pour l'expulſer de la cour, il n'y falloit pas penſer; des imputations véritables n'auroient pas réuſſi à faire prononcer ſon éloignement; à plus forte raiſon la calomnie n'auroit fait qu'ajouter à ſon triomphe.

J'avois entre mes mains la recette de *Marie de Médicis :* le vieux Maurepas en avoit reſſenti les funeſtes effets au moment où je lui jurois une déférence exacte à ſes avis, & une ſincere réconciliation ; je l'avois embraſſé pour le mieux étouffer : rien de ſi ſimple d'en procurer une doſe pareille au *Vergennes*. Ce parti pris, il ne reſtoit plus qu'à l'exécuter : c'étoit là le ſeul embarras ; comment y parvenir ? Je n'oſois mettre en uſage les préliminaires dont je m'étois ſervi avec *Maurepas :* ce premier, plus pénétrant, ſe ſeroit douté de la cataſtrophe ; c'étoit une autre main qui devoit aſſoupir éternellement ſa haine pour moi. Je ne vis que *la ducheſſe de Polignac* capable de ſe prêter à cette exécration : je mis les fers au feu.

D'abord, je me plaignis obligeamment que de légeres brouilleries duraſſent encore. Je rappellai ce temps que je traitai d'heureux, où, nonchalamment couchée dans les bras l'une de l'autre, & plongées dans la plus douce ivreſſe, nous nous faiſions les plus ardentes proteſtations de nous adorer toujours ; j'en regrettai l'interruption : quelques feintes larmes coulerent de mes yeux. L'*Androgine* y parut ſenſible : je lui ſautai au cou, nous nous embraſſâmes, & après une mince explication la paix fut conclue.

Je rejetai les tracaſſeries qui nous avoient ſéparées, ſur le compte de celui que je voulois détruire ; il n'en falloit pas davantage pour opérer ce grand œuvre : la rage étinceloit dans les yeux de la ducheſſe ; elle ne reſpiroit plus que fureur & vengeance. Le poiſon fatal fut préparé, adroitement donné, & je vis avec le plus barbare plaiſir une langueur mortelle s'emparer de *Vergennes*, le conſumer par degrés ſans qu'on ſût à quoi en attribuer la cauſe, & ne finir qu'à ſon dernier ſoupir.

O ma chere *Jules*, ſi les expreſſions de ma reconnoiſſance peuvent parvenir juſqu'à toi, reçois-en l'hommage. Graces te ſoient mille fois rendues, d'avoir prêté ton miniſtere à ce coup hardi ; tu m'as délivrée du ſeul ennemi que j'avois à redouter : oui, c'eſt ce trépas forcé qui a maintenu ma gloire & aſſuré ma toute-puiſſance.

Plus le ſervice eſt grand, plus la gratitude doit être parfaite ; j'en donnai des preuves à ma favorite, qui l'enchanterent, mais elles étoient ſimulées. Quelques anciennes indiſcrétions de ſa part me revenoient ſans ceſſe à l'eſprit, & maintenant que je penſe aux agitations que j'éprouvois alors, je ne ſais pas quel génie m'a retenu, & empêché le deſir ſecret que je reſſentois de la rejoindre aux autres.

Ces mouvements secrets s'évanouirent peu-à-peu, je revins de bonne foi, les propos légers du cardinal, m'avoient fait trembler sur la révélation de mes égarements passés. J'avois fait divorce avec les étourdis ; il falloit cependant un aliment à ma lubricité ; elle étoit plus que suffisante pour contenter mes desirs. Je me tins donc à elle, sauf à profiter des occasions qui se présenteroient par la suite.

Notre réconciliation fournit matiere à la médisance : je passai bientôt dans l'esprit de la cour pour la tribade la plus déterminée ; mais peu m'importoit l'opinion ; satisfaire mes goûts, me livrer à tous les excès, tels étoient mes desirs, & rien au monde n'auroit pu m'empêcher de jouir d'un avantage aussi précieux.

L'empereur nourrissoit toujours l'espoir de fomenter la division ; il me communiquoit ses projets & je le secondois de mon mieux ; mais que pouvois-je opérer qui pût faciliter la réussite qu'il attendoit de mes soins ? L'œil de la défiance étoit ouvert sur toutes mes actions, & malgré les intrigues des créatures qui m'étoient soumises, je ne voyois point jour à parvenir à ses fins.

Jules de Polignac devint donc ma favorite & l'ame de tous mes plaisirs, mettant à profit tous les instants que Louis XVI nous laissoit, nous le

puniſſions de ſon indolence par le commerce le plus abominable, ſans même prendre la peine de le cacher.

Parfois le comte d'Artois ſe réuniſſoit à nos orgies libertines; mais je craignois infiniment ſon approche; ce vigoureux *jouteur* alloit bon jeu, bon argent, & ſans certain manége dont la Polignac m'avoit donné la connoiſſance, la famille royale auroit été conſidérablement augmentée.

Les eſpérances que le François concevoit d'une amélioration dans l'adminiſtration générale, le rendoient à ſes occupations ordinaires, & les nouveaux matériaux que je lui fournis, lui inſpirerent ces couplets qui me furent directement adreſſés.

CHANSON.

Air : *Eh! mais oui-dà, &c.*

Or, écoutez l'hiſtoire,
Que je vais raconter;
Elle eſt facile à croire,
Il n'en faut pas douter:
Eh! mais oui-dà,
Comment peut-on trouver du mal à ça? (*bis*).

Notre lubrique reine,
D'Artois le débauché,

Tous deux ſans moindre peine,
Font ce joli péché.
Eh ! mais oui-dà, &c.

Cette belle alliance
Nous a bien convaincu,
Que le grand roi de France
Eſt un parfait cocu.
Eh ! mais oui-dà, &c.

Polignac, cette gueuſe,
Vomie par les enfers ;
D'une main odieuſe,
Sert ces crimes divers.
Eh ! mais oui-dà, &c.

Ces couplets augmenterent la rage que j'avois conçue contre le François, & dès-lors je jurai ſa ruine.

Le moyen étoit facile, le miniſtere annonçoit depuis long-temps la ruine que j'avois méditée ; il ne falloit plus que la circonſtance, elle ne tarda pas à arriver. Le François accoutumé aux vexations, préſageoit peut-être les événements qui viennent de ſe réaliſer ; donc il ne falloit plus que l'éclat, & cet éclat formoit mon bonheur.

Mon époux ſommeilloit ſur la garantie des apparences, pendant ce temps le crime veilloit, & c'eſt alors que j'eus occaſion de connoître au juſte ce qu'étoit le François.

Les princes du ſang royal, iſſus de la branche des Bourbons, avoient donné mainte fois des preuves d'un caractere patriote & d'un amour populaire ; mais je les conſidérois comme autant de girouettes que le moindre vent faiſoit mouvoir à ſon gré.

Rien n'étoit auſſi facile que de m'emparer de leurs idées, d'en ordonner l'adminiſtration.

Pendant ce temps, je continuois à ſouffrir du caractere bouillant, impétueux & jaloux de la ducheſſe de Polignac, dont l'excès étoit monté au point que je le trouvois inſoutenable. J'étois donc partagée entre le deſir de ſatisfaire mes inclinations ſecretes, de trouver les moyens ſûrs de faire tenir à l'empereur les fonds énormes dont il avoit le plus grand beſoin, & de m'aſſervir les princes du ſang, ainſi que quelques autres créatures, en flattant leur ambition.

Il falloit être ce que j'étois réellement, pour parvenir à exécuter ces grands mouvements, fourbe, diſſimulée & quelque choſe de plus. Je réuniſſois ces diverſes qualités ; chaque jour la férocité & la haine pour le François, prenoient de nouveaux degrés dans mon ame : ces deux exécrables ſentiments me dictoient mes actions, auſſi celles que je tranſmis depuis à la poſtérité, formerent un tiſſu de crimes qui effraya l'univers.

Mon cher d'Artois, sans être jaloux de la concurrence, me prodiguoit toujours ses soins, j'avois étudié son cœur & surpris tous ses secrets ; il ne lui étoit plus possible de dissimuler avec moi, & je n'ignorois pas la haine cordiale qu'il partageoit avec moi contre mon époux, & c'étoit de ma part un grand coup de parti que de l'associer à mes abominables manœuvres.

J'entrevoyois déja dans l'avenir l'exécution de ces iniques projets, & je n'y pouvois penser sans que la satisfaction ne brillât sur mon visage ; une politique raffinée me servit encore & m'engagea à ménager la turbulente ducheſſe, dont les intimes fréquentations avec ceux qui m'étoient néceſſaires, m'y démontroient visiblement le danger qu'il y auroit eu pour moi de la contrarier.

D'Artois, dont je rafolle toujours, tout éloigné qu'il est, & pour ainsi dire perdu pour moi, malgré l'espérance que je conserve encore de le revoir triomphant de l'échec qui lui est arrivé ; d'Artois, dis-je, forma avec moi le complot de la ligue infernale dont on a vu éclore les pernicieux effets. Je lui en attribuai les avantages du succès, en lui cachant très-soigneusement l'intention que j'avois qu'il appartînt fermement à Joseph II.

Intimement convaincu, malgré *mes fréquents*

écarts, qu'il avoit procuré la naiſſance à l'héritier de la couronne ; il ſe pénétroit de douleur en ſongeant qu'il avoit lui-même donné ce nouveau moyen de ſon excluſion au trône (1). Ce fut bien pis encore au moment où le duc de Normandie vit le jour. Je vis couler de ſes yeux des larmes de rage. Dès cet inſtant nous mîmes les fers au feu avec plus d'ardeur, nous réunîmes le plus affreux des *Triumvirs*, & nous jurâmes dès-lors la deſtruction du François & la ruine totale de la France.

Reſtoit à s'aſſurer de ceux que nous comptions ſûrs, & qui ne ſe ſont point en effet démentis ; nous ne tardâmes pas à former cette horrible confédération ; mais contrariés par des événements auxquels nous ne nous attendions pas, nous nous trouvâmes obligés de remettre à un autre temps l'époque du grand coup que nous voulions porter.

---

(1) Je m'apperçus bien de ce caractere dénaturé, lorſque je dis à cet aimable prince : *ah ! cher d'Artois, ton petit dauphin* (ce que j'ignorois encore) *me donne des coups de pieds dans le ventre ; & moi au cul, me répondit-il, ma très-chere :* mais f..... *patience, nous ſaurons bien l'envoyer avec les autres.*

CHAPITRE VII.

Les parlements en jeu. Effronterie du cher comte. Balourdiſe de Monſieur. Barbarie d'un commandant du guet de Paris.

CE n'étoit pas encore la ſcélérateſſe que nous avons montrée depuis, qui animoit nos projets; nous raiſonnions alors nos moyens, & le parlement ſur lequel nous avions le plus compté, fit avorter, par une réſiſtance inattendue, les commencements de notre entrepriſe.

Le plus imbécille des édits avoit été dicté à Louis XVI, & nous avions droit d'eſpérer que ſon enrégiſtrement le rendroit odieux à la nation. Dans cette circonſtance le parlement ſe montra dur & intraitable. Ce corps politique preſſentant déja qu'il alloit ſe couvrir de l'indignation publique, refuſa net, & par cet acte d'un courage diſſimulé, croyoit faire oublier au peuple les lâchetés auxquelles il avoit conſenti précédemment.

La ligue étonnée de cette fermeté, crut d'abord qu'elle n'étoit que feinte, & engagea *le lion* à montrer les dents à cet aréopage ridicule : alors

les Parisiens se mutinerent, investirent le palais & nous étonnerent par leurs transports.

Au fond de son palais, Louis ne faisant que ce qu'on lui faisoit faire, se reposa sur d'Artois du soin de l'enrégistrement, & le beau-frere commença à cette époque à donner des preuves barbares de son caractere féroce & sanguinaire.

Aussi poltron qu'à Gibraltar, ce fut en cette qualité qu'il se montra. Jurant comme un énergumene; il monta le grand escalier, bouillonnant de rage, ses yeux étincelloient du feu de la destruction; mais la peur ne tarda pas à glacer ses esprits, & ce fier héros capable tout au plus d'inspirer de la peur aux lievres, en descendit l'oreille basse, trop heureux d'éviter le coup que lui préparoit une main hardie & de regagner seul sa voiture, ses gardes l'ayant abandonné à la place Dauphine.

A son retour à Versailles, il déclara au très-débonnaire Louis qu'à l'avenir, il pouvoit se charger lui-même du soin dangereux de faire exécuter ses volontés, & Monsieur qui n'étoit regardé qu'avec bonté de la part de ce peuple ombrageux, voulut bien se prêter à appaiser ce trouble que nous commençions à appréhender.

Il fut applaudi par les Parisiens bénévoles, qui ne s'en rapportant jamais qu'à l'apparence,

jugeoient bons tous les porteurs *de bonne figure*.

Le Noir, ce scélérat, ce tyran despote, nous étoit vendu, & exterminoit ministériellement ceux qu'il pouvoit exterminer; mais ces infernales opérations n'alloient point assez vîte au gré de sa fureur, & malgré les fréquentes liasses de lettres de cachet que nous avions grand soin de lui faire tenir, il trouvoit qu'il restoit encore trop de Parisiens. Son enthousiasme destructif nous plaisoit infiniment, & nous savions l'encourager en donnant carte-blanche à tous les forfaits qu'il voudroit opérer.

Le chevalier Dubois, son infâme agent, secondoit de son mieux les vexations de *l'empereur des mouchards*; mais en vrai guerrier, il condamna la lenteur du travail du cabinet, & opéra beaucoup plus vîte avec la poudre & le plomb.

Tel fut le signal de l'alarme & le mobile des événements arrivés; depuis le peuple se révolta, brûla les corps-de-garde, & au risque d'être inhumainement fusilié, contraignit ceux qu'il soupçonnoit d'être d'un parti contraire à ses intérêts à ployer le genou avec respect devant la statue d'un monarque adoré, dont la vue arrachoit des larmes & excitoit des regrets amers en comparant la différence des regnes.

Ce Dubois, cet exécrable satellite, ce détestable

table ſujet de la tyrannie, vit promener ſon effigie dans les rues de Paris, auſſi ignominieuſement que celle de ce Suiſſe, que *l'aveugle ſuperſtition* brûle toutes les années, rue aux Ours, quartier S Martin.

Indépendamment de cette promenade, le réſultat fut d'acocher ce ſimulacre à une vile potence en compage de quelques autres auſſi abjects.

Je voyois avec un ſingulier plaiſir ces révolutions qui commençoient à faire naître la diſſenſion, & à réſager la réuſſite que nous ambitionnions. Les coups de fuſil que le *généraliſſime des troupes à pied du pavé de Paris* fit diſtribuer à droite & à gauche, firent retentir à nos oreilles les plus agréables ſons, & le ſang François offert en holocauſte, l'ariſtocratie que nous méditions en aſſuroit la durée infaillible.

Monſieur parvint donc à pacifier les affaires, & donna en cette occaſion des témoignages aſſurés de ſa puſillanimité il reçut, avec le ſourire que nous lui connoiſſions, les expreſſions de la bienveillance, & parvint à ranger avec candeur les affaires nationales un peu plus qu'elles ne l'étoient.

Rien ne pouvoit mieux flatter nos deſirs que ces actes révoltants de la tyrannie ; mais malgré la ſatisfaction quelle nous inſpiroit, nous ſentîmes la néceſſité de la circonſpection, & le danger

de trop nous montrer. Nous en demâmes-là ; bien réſolus de profiter des premieres occaſions. La fermentation étoit à ſon comble ; trop de précipitation pouvoit nuire, & renver de fond en comble l'édifice de notre nouvelle monarchie. Je profitai donc de cette treve néſſaire pour me livrer à un autre genre d'occupation.

CHAPITRE VIII.

Autre perſonnage. Coquin diſgracié. Nouveaux embarras. Conférence ſecrete. Expoſion de complots atroces.

JE crois m'être aſſez fait connoître pour qu'on ne doute plus du caractere & des mœurs de la reine de France ; j'en ai cependant de nouvelles preuves à donner ; elles convaincront que je devenois ſucceſſivement l'eſclave du crime, & que les plus grands forfaits ne me coûtoient rien. A la cour de France, chacun a ſa marotte. Tout comme un autre, j'avois mon pantalon, & l'élégant marquis de Bievre, ce charmant poliſſon, diſtributeur de calembourgs & d'épigrammes faits à loiſir, devint mon ſapajou.

C'eſt une bien belle choſe que l'eſprit, bien préférable, ſans doute, au génie & aux connoiſſances : quand j'eus adopté ce frivole marquis pour *préſident* de mon bureau, tout ſe réunit pour en former les membres ; on ne parla plus qu'en calembourgs, édits, lettres-patentes, arrêts du conſeil, déclarations du roi, impôt territorial, tout étoit calembourg, juſqu'à la majeſté royale.

J'élevois aux nues ce mirmidon littéraire, & à force de ſoins, de prévenances, je le conduiſis où j'avois conduit tant d'autres ; c'eſt-à-dire, au voluptueux boudoir du petit Trianon, & le ſerrant dans mes bras, je le convainquis que la foi conjugale, & que le reſpect dû au roi de France étoit de même un vrai calembourg.

Mes projets paroiſſoient enſevelis dans l'ombre du ſilence. Je n'y penſois plus que légérement, lorſque l'agréable *Calembourdier* m'en fit un à commandement, dont l'interprétation me parut plus ſûre & plus agréable que l'oracle de Calchas.

Je portois ce jour-là des pantoufles vertes, & dénuées de tous agréments. Allons, marquis, lui dis-je, eh ! vîte un calembourg ! Sur qui, ou ſur quoi ? Eh ! mais, ſur mes pantoufles. Volontiers, le voici. *L'univers eſt à vos pieds.* Il n'y eſt pas encore, m'écriai-je, mais il y ſera. Il fut un temps qu'une profonde hypocriſie aveugloit le

François sur le compte de mes vertus, leur tendresse me promettoit le succès de cette prédiction ; en levant le masque, je fis changer cette résolution. Mais je n'y renonçai pas ; &, puisqu'il m'étoit impossible de continuer cet aveuglement, ce sera par des moyens plus funestes que je saurai confirmer la *centurie* de mon bel astrologue.

J'ai déja dit que Calonne ne fourniſſoit plus aux appointements comme par le passé ; j'avois beau me plaindre, il n'y avoit plus de ressources, il n'en existoit aucune : comment pouvoit-il en fournir ? Désolée de ce contre-temps, il devint l'objet de ma haine, & je le sacrifiai. L'horrible *déficit* que nous avions fait naître, fourniſſoit les plus violents murmures. Avec les citoyens patriotes, je feignis d'en être scandalisée ; mais jugeant bien que je serois compromise par la publicité de ses pratiques odieuses, & sachant combien il devenoit important pour moi de le faire sauter, je le fis avertir secrétement du danger qu'il couroit à rester en place : il ne tarda pas, après plusieurs discussions sur son administration, à s'éclipser & à fuir à Londres, où j'entretins avec lui une correspondance qui me devenoit nécessaire.

Il m'importoit fort peu qu'un coquin de sa trempe ne fût plus en place, puisqu'il m'y auroit

été inutile ; mais les embarras augmenterent, ainſi que mes diſſipations continuelles & mes exceſſives prodigalités que j'étois bien éloignée de vouloir diminuer. J'enrageois de toute mon ame que les fortunes françoiſes ne fuſſent pas en ma diſpoſition.

J'entrevoyois avec délices le moment où ce miracle s'opéreroit ; mais je n'en étois pas moins contrariée dans toutes mes idées : l'empereur me harceloit, ſes finances totalement épuiſées ne lui laiſſoient plus que l'odieuſe reſſource que nous avons employée avec tant de ſuccès : *voler ſon peuple.*

Brienne, cet archevêque impie, fourbe & hypocrite, vint à ſon tour manier les finances. Quel homme ! ſon adminiſtration prouva bien tout le ridicule du choix qu'on en avoit fait. Egoïſte *comme un prêtre*, nous ne pûmes réuſſir à lui faire compléter la calamité publique en notre faveur ; le coquin, ſans s'embarraſſer de nos menaces, ne voulut travailler que pour ſon compte, & nous força, le cher beau-frere & moi, à recourir lâchement au vol, pour alimenter notre infame cupidité, du reſte médiocre, des deniers royaux.

Louis XVI, dont la confiance étoit ſans bornes dans les miniſtres à notre dévotion, ſe repoſoit entiérement ſur eux, des grands travaux des affai-

res de son conseil ; signant aveuglément les sottises & les horreurs auxquelles nous donnions une forme spécieuse. De temps à autre, il s'informoit si son peuple étoit heureux ; on prévient la réponse. Aucuns de ses justes murmures ne parvenoient jusqu'à lui, & les impudentes affirmations de nos viles créatures redoubloient sa tranquillité ; renfermé dans son cabinet des heures entieres, il s'amusoit à des niaiseries, ou dormoit sur la sécurité où nous l'avions plongé, & où nous avions grand soin de l'entretenir. Sur l'article de *l'argent* seul, il se montroit intraitable. Son extrême économie étoit dégénérée en avarice, & sa maxime favorite étoit que chacun dans son royaume, *même lui*, devoit se contenter du nécessaire. En nous asservissant à cet idiome bizarre, toute la maison royale auroit formé le plus joli ménage parisien ; & nous aurions mangé tous à la même table ; comme les plus épais bourgeois. Il faut en convenir, ces unis soupers de famille auroient été quelque chose de bien plaisant !

La nécessité, la dure nécessité nous conduisoit cependant à exécuter les royales volontés de mon époux. Nous frémissions de rage en songeant qu'il existoit en France des particuliers infiniment plus riches que nous, & qui, par des concussions inouies, avoient acquis le titre de millionnaires.

Nous eûmes d'abord recours à quelques-unes de ces sangsues, & nous fîmes des emprunts.

Le sieur *Pinet* entr'autres, jouissant d'une fortune considérable, nous fut d'un merveilleux recours ; nous en tirâmes des secours considérables, & nous garnîmes son porte-feuille de *faux*. Précautions qu'en ce temps nous n'eussions pas prises, si nous avions prévu la *tournure* des affaires, & sa mort tragique dont nous pouvons de bonne foi nous déclarer les auteurs.

Ce manege si digne de nous, & que la postérité auroit peine à croire, dura quelques années : nous pressurions les bourses de ces agioteurs de fortunes, & nous leur donnions, en échange des sommes immenses que nous en tirions, *des sourires engageants*, *des coups d'œil flatteurs*. Ces paiements faciles à faire pour des gens qui craignent peu de se compromettre, étoient réservés pour ceux qui mendioient baſſement notre faveur & notre protection ; pour ces sauvages qui ne s'attachent qu'à la réalité, & qui ne traitoient avec nous que dans l'espoir de décupler au moins les sommes prêtées : nous les induisons *royalement* en erreur. C'est une œuvre méritoire de châtier l'avarice en y ayant recours.

Ces petites espiégleries furent reconnues de la plupart, qui s'en plaignirent avec aigreur. Alors

le Noir & compagnie venoient à notre secours ; la lettre de cachet se lançoit, le plaignant faisoit un tour à la Bastille ou ailleurs ; le porte-feuille se trouvoit en la puissance de notre associé le lieutenant de police ; les effets nous rentroient, & de cette maniere nous commercions sans crainte.

La vérité n'est pas tellement ensevelie au fond d'un puits, que parfois elle ne se montre ; ce torrent d'iniquités grossissoit tous les jours : bientôt les ressources furent entiérement perdues.

Nous tînmes conseil alors ; car enfin il nous falloit de l'argent à tel prix que ce fût, & s'il eût cessé d'exister en France, nous en eussions été chercher au centre de la terre ; c'eût été notre dèrnier moyen.

Le cher beau-frere, fertile en expédients, m'en suggéra un qui ne m'étoit jamais venu dans l'idée, & qui nous fut très-avantageux : il me fit observer l'ascendant que j'avois sur mon benin d'époux, à *l'intérêt* près ; sa tendresse pour moi, un des foibles qu'on ait jusqu'alors à lui reprocher. Depuis que l'ivresse de mon libertinage m'avoit éloignée de lui, soit chagrin, soit goût particulier, le roi avoit contracté l'habitude de relâcher de son économie en faveur de la bonne chere. Le vin sur-tout commença à avoir des attraits pour lui ; & les ivrognes conviendront

avec moi que les premieres atteintes que cette paſſion livre aux individus qui s'y attachent, ne tardent pas à redoubler.

Le monarque François buvoit donc de temps à autre : dans ces moments bachiques, ſon amour redoubloit. Alors je lui aurois fait ſigner l'abdication de ſon royaume ; & fidele à ſes engagements lorſqu'on pouvoit lui prouver que ſa ſignature n'étoit pas ſuppoſée ; nous réſolûmes d'employer ce favorable moyen pour lui extorquer.

Je ne pouvois guere réuſſir dans ce louable projet, qu'en me rapprochant de lui & en flattant ſa manie. Rien ne pouvoit lui plaire davantage : je le vis complaiſamment ; je careſſois ſon penchant, & nous bûmes enſemble. J'apportai cependant le plus grand ſoin à redoubler la doſe à ſon égard, & quand je le voyois au point où je le deſirois, j'employois les larmes, les prieres, je prenois la plume, lui conduiſoit la main, & le nom de *Louis* que je lui faiſois tracer, me mettoit en poſſeſſion d'un *bon de caiſſe* des plus conſidérables, que je partageois enſuite loyalement avec d'Artois, comme auteur de l'invention.

Alors le Brienne ceſſa d'être farouche & commença de comprendre, comme Calonne, qu'il ne jouiroit ſans crainte du fruit de ſes larcins, qu'en conſentant au partage. Ces *bons* le firent

trembler, & rassurerent cependant sa conscience qu'on sait assez *timorée*. D'ailleurs la signature du Roi devenoit pour lui un titre légitime de justification en cas d'événements. Les fonds recommencerent donc à rentrer.

Il paroissoit très-étonnant à mon cher époux que j'eusse redoublé d'ardeur au moment où il paroissoit le moins y compter ; mes tendres attentions pour sa personne sacrée lui donnerent de l'ombrage, & mon affectation à le faire écrire chaque fois que je le voyois en bonne disposition, ne contribua pas peu à augmenter le soupçon que mes caresses n'étoient pas naturelles. Il résolut de vérifier ses conjectures : je fus prise à la feinte, que pour la premiere fois de sa vie, sans doute, il mit en usage. Les *bons* cesserent ; Brienne fit un saut pour passer au ministere d'état, & nous fûmes encore une fois dans la crise.

Nous jugeâmes alors qu'il étoit grandement temps de se réunir pour consommer l'entreprise exécrable qui avoit avorté lors de la catastrophe du palais de justice. D'Artois bornoit ses occupations à rallier les mécontents. Lorsque je lui communiquai que je ne pouvois plus compter sur l'effet de mes attentions pour S. M. à l'effet d'en obtenir, ce que modestement nous nommions *nos besoins* ; il se rendit à mon avis, &

s'employa dès ce moment à jeter les fondements de la plus détestable *aristocratie*.

La duchesse de Polignac qui perdoit & regagnoit alternativement ma confiance, jouissoit à cette époque de ma tendresse ; & connoissant jusqu'à quel point elle seroit utile à nos pernicieux desseins, je l'accablois de faveurs : elle fut absolument initiée.

Nous la lâchâmes après les princes, & cette lubrique courtisanne employa tout pour se les attacher ; il lui en coûta peu pour se prostituer ; l'habitude en étoit contractée depuis long-temps, & la force de la vérité m'engage à lui rendre un éloge qu'elle mérite à si juste titre. C'est qu'une fois en possession de ses secrets appas, il étoit impossible de lui rien refuser. J'en ai quelquefois fait la dure épreuve.

Elle ne tarda donc pas à amener à nos comités secrets, non-seulement les princes du sang royal, mais encore les nobles seigneurs de France, quelques membres épars du clergé, *des lâches obligés*, & par son moyen, nous fîmes une admirable recrue.

Nous commençâmes alors nos conférences, & à huit clos nous formâmes le plus horrible plan.

D'une voix unanime, je fus nommée chef de cette affreuse conspiration. D'Artois, mon lieu-

tenant ; la Polignac , mon aide-de-camp ; Condé, Conti , Bourbon , nos conseillers ; & le reste opinants. Les articles de ce projet sont trop intéressants pour les passer sous silence ; je vais en donner le détail suivant l'ordre qu'ils ont été dressés.

ARTICLE PREMIER.

Le plus horrible serment que la rage puisse inventer , sera prononcé avant de procéder en aucune maniere aux conventions des faits , & la mort suivra de près la plus légere transgression..... *approuvé.*

ART. II.

Ayant toujours eu pour le sang françois une horreur invincible, & dans lequel j'aurois voulu me baigner à loisir; chacun des membres de cette honorable ligue emploiera les moyens les plus sûrs pour en faire couler des flots..... *apppouvé.*

ART. III.

Chacun des colonels ou commandants des troupes de sa majesté , réunira tous ses efforts pour s'assurer des chefs subalternes des régiments en leur puissance , sans cependant leur donner

une parfaite connoiſſance de nos deſſeins, afin qu'ils diſpoſent leurs ſoldats à une obéiſſance aveugle.

ART. IV.

Le prince Lambeſc, ici préſent, s'obligera à nous aſſurer que ſes Allemands, ſur leſquels il a tout pouvoir, nous donneront juſqu'à leurs derniers ſoupirs des témoignages d'une inviolable fidélité.

ART. V.

Nommons pour généraliſſime de nos troupes, le maréchal de Broglie, & lui ferons ſur le champ prêter ſerment en cette qualité.

ART. VI.

Ces articles établis, chaque prince du ſang royal, dès cet inſtant, travaillera de ſon côté à s'aſſurer des créatures, & à leur inſpirer des ſentiments de haine & de fureur pour la patrie.

ART. VII.

Proſcrivons le duc d'Orléans, comme populaire & rebelle à nos intentions.

ART. VIII.

Comme on ne doit rien decider à la légere, remettons à la pluralité des avis ſecrets de notre comité particulier, à prononcer ſur les perſonnes qui ont en main l'autorité royale.

ART. IX.

Le comité général ſe tiendra chaque ſemaine, & le particulier toutes les nuits, en le changeant de place ſuivant l'occaſion.

ART. X.

Il ſera prononcé un ſerment ſolemnel, qu'au premier ſignal de la deſtruction, il ne ſera épargné perſonne, ſans diſtinction de parents, amis ou autre conſidération particuliere; nos amis exceptés.

Ces articles confirmés par la voie du ſerment, je ne m'occupai plus, ainſi que mon lieutenant, mon aide de camp, qu'à prendre entre nous des meſures particulieres pour diſpoſer du trône à notre gré, en en écartant les rejetons, & à nous déterminer de ce que nous ferions de nos

complices après l'événement, qui ne pouvoit tarder d'arriver, d'après l'intention que nous avions de confier le peuple françois, ce ſi bon troupeau, à des chiens enragés, en aveuglant le paſteur juſqu'à l'heure de ſa perte. Breteuil avoit cédé ſa place à l'ambitieux de Brienne, par l'entremiſe de la cabale de la cour; ce dernier avoit pour ſubſtitut à l'archevêché de Paris, l'imbécille *de Juigné*, connoiſſeur en vins de Champagne, & ſtupide juſqu'à la méchanceté; Necker faiſoit de graves ſpéculations ſur le *déficit*, & prouvoit éloquemment à la nation qu'il étoit poſſible de le réparer ſans que lui-même en conçût les moyens. *Villedeuil*, notre ame damnée, avoit paſſé de l'intendance au miniſtere, avec toute la logique des Richelieu & des Saint-Florentin; il falloit protéger les uns, détruire les autres: la calomnie, cette exécrable déeſſe du crime qui préſida à ma naiſſance, nous prêta ſon miniſtere pour exécuter ces abominables forfaits. Dans les intervalles que nous laiſſoient nos importantes occupations, nous aiguiſâmes des poignards, préparâmes des poiſons, & attendîmes avec toute la tranquillité de francs ſcélérats conſommés dans le crime, l'inſtant heureux où devoit ſe repréſenter le ſpectacle horrible dont la jouiſſance avoit tant de charmes à nos yeux.

CHAPITRE IX.

Plaisirs de Saint-Cloud. Travaux ministériels. Mort préparée. Vie terminée. Et garre la bombe.

A ce moment où la nation plongée dans un sommeil léthargique, gémissoit en silence sur ses pertes, dévoroit ses chagrins & n'osoit encore faire éclater sa douleur; je me reposois toujours au sein de nouveaux plaisirs, de nos travaux criminels. Il y avoit long-temps que je n'avois visité mon acquisition de Saint-Cloud, & consommé des sacrifices à l'amour dans ces voluptueux boudoirs construits à tant de frais, &, pour me servir de l'expression parisienne, *du plus pur sang des malheureux*. Je résolus d'ajouter à ma barbarie, en travaillant à la cimentation de nos complots odieux, dans ces riches appartements que l'élégance a décorés.

A cet effet je voulus préparer ces entrevues en y donnant des rendez-vous à mon adjoint en plaisirs & en cruautés: à ce titre, chacun dira que c'étoit au cher beau-frere; oui, sans doute, on ne se trompe pas. C'est directement le cher beau-frere

beau-frere que j'introduisis dans ce séjour enchanté, & que je renouvellai avec cet Adonis modelé sur le corps d'Hercule, ces postures ravissantes qui m'avoient tant de fois plongé dans le délire. J'avois quelquefois joint la duchesse de Polignac à ces séances luxurieuses : à ces voyages elle fut de toutes les parties ; actrice de toutes ces scenes libertines ; nos trois corps entrelassés formoient les groupes les plus rares & les plus intéressants. Enervés par nos plaisirs, épuisés de fatigue, nous n'y faisions treve que pour insulter à la misere publique & boire à longs traits dans la coupe du crime. Le breuvage qui la remplissoit, nous présageoit que bientôt, à l'exemple de Caligula, nous y boirions le sang François, & dans leur propre crânes ; raffinement barbare dont l'antiquité nous a donné plus d'un exemple.

Les cruautés de Néron, Scilla, Louis II, Louis XIII, n'approchent pas de celles que nous méditions au milieu de ces infames prostitutions. Nous lisions d'avance dans l'avenir les horreurs, l'incendie, le sacrilege, le viol, l'inceste, le parricide, la profanation, les touchants récits qu'on en feroit. Nous repaissions nos yeux d'une patrie livrée aux flammes, des corps sanglants & déchirés se présentoient à nos regards, les peres & meres égorgés, les fils impitoyablement massa-

crés, les filles à qui la fureur du soldat n'auroit laissé qu'un reste de vie pour déplorer le ravissement de leur pureté, les plus beaux édifices réduits en cendre, un royaume fondé par la scélératesse, le despotisme & la cruauté sur les ruines d'une monarchie détruite de fond en comble!.... O France, tel étoit le sort qui t'attendoit & l'essence du complot que nous formions au sein de la débauche.

Necker, ce ministre adroit, ce zélé réparateur des finances, nous refusoit toujours le nécessaire: comment faire en pareil cas ? L'éloigner, me paroissoit ainsi qu'à toute la confédération le parti le plus prudent ; mais *Louis*, ce cher mari, cette *idole* de la nation, se refusoit à cet acte de politique. Je connoissois le caractere de ce *bon roi*, simple, facile à séduire, religieux : or, il falloit se servir des armes que nous avions contre lui ; employer le manteau de la religion, me sembloit le moyen le plus utile, & c'est ce que je fis.

J'ai déja désigné M. de Juigné comme l'être le plus sot, le plus imbécille, que je puisse rencontrer ; mais comme de pareils personnages sont souvent très-*entêtés*, difficiles à dompter ; c'étoit risquer beaucoup que de vouloir l'admettre à nos conférences ; cependant la nécessité l'exigeoit abso-

lument, & les confédérés souscrivirent à son admission.

Il falloit porter le grand coup, avant que de rien entreprendre, de ce grand coup dépendoit la réussite ; la France avoit un Dauphin, & de telle maniere que les choses eussent tournées, l'héritier présomptif du trône y avoit un droit exclusif. Or, il étoit important de l'exclure, la mort seule pouvoit opérer cette grande œuvre ; il fallut bien s'y résoudre.

Je l'ai déja dit, je connoissois parfaitement la recette de Catherine de Médicis, je savois à quel degré on pouvoit disposer de l'existence, & prolonger ou abréger la destinée, suivant la circonstance.

Cet *embrion* royal gênoit toutes nos manœuvres, & quoique le fils commun des deux freres, le duc de Normandie existât alors ; il étoit important de se débarrasser d'abord du premier, quitte à se débarrasser ensuite de l'autre, la voie étoit si facile.

Je mis la main à l'œuvre ; je distillai moi-même ces jus apportés de Colchos, par la fameuse Médée (1), si communs à Paris, dont la

(1) Empoisonneuse au premier chef.

Brainvilliers a fait usage, & qui me garantissoit le succès de mon entreprise.

La constitution du Dauphin secondoit mes vues, foible & languissant, ne ressemblant en aucune maniere à son pere que toute la France connoît par la diversité de ses aventures, tant avec la *Contat*, qu'avec *Duthé* & mille autres prostituées de cette espece.

Rien ne pouvoit mieux faciliter mes desseins; j'administrai d'abord une légere dose afin de n'avoir rien à me reprocher; je vis alors quelles précautions j'avois à prendre par le succès de cette premiere tentative.

Le peuple aux premieres annonces de la maladie, commença, suivant sa maniere, à raisonner sur les causes; mais les effets ne pouvant s'en démontrer, on juge bien que je passai outre, je redoublai la *potion*, & de ce redoublement suivit ce que nous attendions depuis long-temps, la mort du *présomptif*.

Il mourut donc enfin, le deuil se prit; c'est l'usage. Je n'en continuai pas moins à suivre mon plan : je riois en moi-même des conjectures qu'on en pouvoit tirer; ce n'étoit au fait qu'un apperçu d'homme de plus dans l'autre monde.

Le petit frère de Normandie existoit comme je l'ai déja dit, mais celui-ci ne nous gênoit pas

pour le moment. Il étoit encore trop jeune pour qu'on en puiſſe concevoir de l'ombrage ; d'ailleurs il étoit toujours temps.

CHAPITRE X.

La cabale fait de nouveaux progrès. L'imbécille ſe montre. Un autre ſuit ſon exemple. Juſqu'à préſent tout eſt au mieux.

SUIVEZ, ô vous qui lirez ce détail, le tiſſu de cette trame, & vous tomberez d'accord que ſur la terre il n'étoit pas poſſible qu'il exiſtât un monſtre auſſi dénaturé que moi. Je faiſois conſiſter ma gloire à m'avouer la plus abominable des créatures, & déja toute la France en étoit convaincue.

La cabale, ainſi nommions-nous notre exécrable confédération, groſſiſſoit tous les jours, & le moment funeſte de l'exécution que nous nous propoſions étoit près d'arriver : ce qui le retardoit, étoit la grande confiance que le roi avoit au miniſtre Necker. Il falloit donc l'éloigner ou s'en défaire. Nous procédâmes au pre-

mier de ces deux partis, nous réservant de recourir au second, en cas que la premiere tentative soit sans effet.

Le très-digne archevêque de Paris me parut très-propre à jouer un personnage dans cet acte si contraire aux intérêts François, nous commençâmes à nourrir son espoir & à flatter son ambition. Du moment que nous le crûmes au point que nous le desirions, je me chargeai de lui expliquer nos intentions.

Eh quoi! dis-je à ce prélat, n'est-il pas horrible que nous souffrions à la tête des affaires un homme qui en contrarie les plus justes opérations. Aidez-nous de votre ministere : la religion vous prête des armes. Servez-vous-en pour écraser cette hydre qui nous maîtrise & qui voudroit nous dévorer : vous seul pouvez vous servir de l'ascendant que la foiblesse du roi vous donne. Vous le connoissez : servez-vous de cet extérieur imposant qui vous sied si bien ; nous osons tout en attendre : attendez tout aussi de la faveur & de la protection.

Ainsi embauché : ce Cafard au ton bigot & hypocrite fut trouver mon époux, & sut le prendre dans un de ses moments qu'il consacroit par tour à la dévotion. Eh quoi! dit ce scélérat, ce tartuffe ; vous êtes roi, & l'irréligion regne

conjoîntement avec vous! C'eſt un *athée* qui, ſous le nom d'un roi chrétien, donne des loix à la France. Quel eſt le but que vous oſez en attendre? Eſpérez-vous que la religion, cette conſolation des malheureux, favoriſera cette perverſité? Craignez, craignez plutôt de voir tomber ſur vous, ſur votre famille & ſur votre peuple, l'effet de la vengeance du très-haut; le voici *votre Dieu*, ajouta-t-il, en lui préſentant un crucifix; il vous ordonne par ma voix de proſcrire ce mécréant qui perd la nation, qui vous avilit dans l'eſprit des François, qui outrage le catholiciſme dans ſes ſaints miniſtres. Tremblez de ne pas obéir à ſa voix. Je ſuis ſon organe: craignez le ſort de quelques-uns de vos prédéceſſeurs. Dieu eſt bon; mais ſa miſéricorde ſe laſſe à la fin, & ſa vengeance peut vous ſuſciter des *Ravaillac* & des *Jacques Clément*.

Cet inſolent diſcours eut tout l'effet que nous en attendions. Mon époux effrayé de l'incartade de l'audacieux prélat, crut déja voir les foudres du ciel tomber ſur ſa tête, & ne put réſiſter au mouvement de crainte qui le dominoit; il envoya demander le porte-feuille au miniſtre, & lui fit injonction de ſe retirer ſous vingt-quatre heures.

La fourberie, le bigotiſme, ſervirent donc à con-

ſommer cet acte affreux du deſpotiſme & de la rage qui m'animoit. Nous liſions dans l'avenir la réuſſite de nos exécrables complots, lecture menſongere que les circonſtances ſuivantes ont démentie.

Il s'agiſſoit de faire changer de même toute la face du miniſtere. Nous employâmes la plus baſſe intrigue pour y parvenir, & nous jouîmes de la plus douce ſatisfaction d'environner le roi de fourbes, de ſcélérats & de méchants.

Breteuil, l'infame Breteuil, réparut ſur les rangs; Broglie, cet indigne maréchal, ce généraliſſime de nos troupes, lui fut joint; Barentin, ce gredin, élevé à force de baſſeſſes, fut auſſi le collegue de ces infames miniſtres : comment pouvions-nous craindre d'être trompés dans notre attente ?

J'avois d'autant moins lieu de redouter l'événement qui s'eſt réaliſé depuis que le roi donnoit moins d'attention que jamais aux affaires. *Foulon*, cet épais maltôtier, l'avoit aſſuré que le bonheur public étoit hypothéqué à ſon miniſtere. Son gendre, digne à tous égards d'appartenir à ce monſtre; *Berthier*, l'honorable aſſocié de nos forfaits répondoit au roi de la tranquillité des Pariſiens & de la félicité générale.

Nos aſſaſſins enrégimentés, campés aux alen-

tours de Paris, étoient disposés au moindre signal à fondre sur le peuple & à nous débarrasser de cette canaille abjecte que nous avions en horreur.

La Polignac, cette mégere qui m'étoit si fortement unie, mettoit en usage tous les moyens nécessaires, & cette mépriſable ennemie du genre humain jouissoit d'avance, ainsi que moi, du succès de l'entreprise.

D'Artois, mon cher d'Artois, se repaissoit des charmes futurs de la royauté. Détestant le roi, il attendoit le grand jour qui devoit le mettre en possession du trône ; l'empereur, de son côté, soupiroit après l'instant heureux qui depuis si long-temps étoit l'objet de ses desirs. Le glaive étoit suspendu sur toutes les têtes ; *Lambesc*, ce vil prince provenu d'une race monstrueuse & fertile en traîtres & en assassins, pouvoit à peine réprimer sa bouillante ardeur ; ses féroces soldats attendoient impatiemment le signal de la destruction. Il se présentoit à nos regards, & nous voyions avec délices en approcher l'événement ; tout étoit au mieux pour nous.

CHAPITRE XI, & Conclusion.

Changement total. Les traîtres tremblent à leur tour. Amant perdu. Faux repentir. Preuve complete de méchanceté, de scélérateſſe & d'hypocriſie.

LE moment approchoit où nous allions jouir du fruit de nos peines infernales & punir les téméraires qui avoient osé blâmer publiquement mes criminelles amours. D'Artois avoit déja tenté de porter au roi le coup mortel, & ce monarque ne l'avoit évité que par la prudence d'un brave général (1), prévenu à temps par un de nos agents. Ce coup heureux affuroit notre eſpoir. Mon époux, aux ſombres bords, me paroiſſoit bien mieux que ſur le trône, & ſi quelque choſe eût manqué à mes deſirs, c'eût été de l'y conduire moi-même en la compagnie de l'inſouciant Monſieur, de ſa chere épouſe & de mon autre bégueule de belle-ſœur.

La veille de cette exécution ſanguinaire, je jouiſſois de tous les charmes de l'eſpérance, j'en

(1) Le comte d'Eſtaing, ſi connu par ſon zele patriotique, & dont les fautes ne ſont applicables qu'à ſes commettants.

savourois les délices dans les bras du beau-frere & de *ma bonne* de Polignac, quand l'imprudent *Lambesc*, ou plutôt la providence qui vouloit arrêter le cours de nos barbaries, vint au secours d'un peuple que nous voulions détruire.

Ce lâche bourreau national, aussi cruel que nous, mais moins politique, porta le premier coup, & par cette imprudence, mit obstacle aux succès de notre crimes. Le malheureux, que n'est-il au fond des enfers ! c'est ce lâche qui est cause que je suis condamnée à une honte éternelle & à l'ignominie, à moins que le sort heureux ne renoue ce tissu d'abominations, & ne nous replace au haut de la roue de fortune d'où la promptitude de ce coquin nous a fait descendre.

Représentez-vous, François, l'excès de ma rage, lorsque j'appris que vous aviez pris les armes. Je vomis les plus affreuses imprécations contre l'être suprême qui se déclaroit le protecteur de vos jours. Oui, si je n'avois consulté que les transports qui m'animoient en cet instant, armée d'un triple poignard, je me serois mise à la tête des troupes étrangeres vouées à nos volontés, & j'aurois porté la mort dans votre sein.

Mais, ô ciel ! nos revers se multiplient, quelles affreuses nouvelles ! Eh quoi ! les Parisiens sont autant de Césars & de Brutus, la Bastille est conquise, vous avez déchiré son impitoyable gouverneur &

commencé sur les exécrables agents de ma fureur ; les actes de votre vengeance.

Vous avez proscrit ma tête. Eh bien, François! je vous la porterai, non dans cet instant où le respect imbécille que vous avez pour vos rois, enchaîneroit votre bras ; mais quand j'aurai mis le comble aux atrocités que je me propose, quand j'aurai détruit la plus grande partie de vous par le poison, puisque le fer ne l'a pas pu faire. Oui, comme une autre *Jézabel*, & semblable en tout à cette femme impie & meurtriere, à cette reine barbare & sacrilege, je veux me faire un nom à force de forfaits, & dussai-je expirer comme ce monstre exécré de la nature entiere, & mes membres palpitants être dévorés par les chiens ; si j'ai pu faire tout le mal que je vous souhaite, mon dernier soupir sera une action de graces que je rendrai aux furies qui m'inspirent.

Que mon époux tremble lui-même en lisant cet exposé de mes sentiments, je l'abhorre & le déteste ; oui, c'est par lui que je veux commencer une nouvelle carriere de scélératesse, la main de d'Artois, de mon amant, oui, de mon amant ; car je me plais à l'avouer, je m'en glorifie aux yeux de l'univers. Sa main, dis-je, ne m'a pu délivrer d'un tyran que je hais ; je le commettrai cet attentat, & si j'épargne mes enfants, c'est en faveur de leur naissance, le sang de d'Artois coule dans leurs

veines : ô mes enfants ! apprenez-le ſans en rougir, vous êtes les dignes fruits de l'amour.

Comment pourrai-je parvenir à conſommer ce grand ouvrage ? ô mégere ! inſpire-moi..... Ah ! ton génie ſe communique, je le ſens aux tranſports qui m'enflamment & m'animent ; voici donc comment je m'y prendrai, en continuant de vous abuſer.

D'Artois partit & m'embraſſa les larmes aux yeux : je le chargeai de mes vœux pour l'empereur. Je perdis en un clin-d'œil, favorite, amants, en un mot, mes plus cheres créatures ; le roi revint triomphant de la *boucherie de l'hôtel-de-ville de Paris*, où je le vis aller avec ſatisfaction, malgré mes larmes feintes pour l'en empêcher. Il reçut ſur ſon paſſage les témoignages de l'amour du peuple pour ſa perſonne, & de ſon exécration pour moi ; j'eſſuyai ſes reproches avec les dehors affectés d'un faux repentir.

La comteſſe d'Artois me reprocha vivement d'avoir conduit ſon mari à ſa perte ; je pleurai ſur cette ſuite d'égarements, mes larmes parurent celles de la contrition ; elles étoient celles de la rage.

Necker revint ; qu'on ne s'imagine pas que je le revis avec douleur, non, il eſt maintenant en ma puiſſance cet objet de ma haine ; le moment de ſa perte approche, & les précautions que ſa béate d'épouſe prend pour l'y dérober, ſeront vaines.

Je jouai donc l'hypocrite, & affichai tout ce qui caractérise la duplicité. Je vous écrivis, fots Parisiens. Je cherchai à pallier mes torts en les rejetant sur les conseils & l'imprudence, dupes ou non, de la validité de mes expressions. Je ne me fis pas moins honneur de ma résignation; mais jugez de la fausseté de mon cœur.

Vous vous croyez en sureté, parce que votre breve justice a fait fuir les princes que vous traitez d'aristocrates. Vous dormez en paix sur la foi de vos districts; mais craignez pour l'instant du réveil.

Paris manquoit de pain. Le roi, par un sacrifice généreux qui lui est ordinaire, défendit le jour *de saint Louis, autre benêt qui mit la France à la mendicité, pour aller en capucin à la Palestine;* le roi défendit de faire jouer les eaux & de la prodiguer, comme plus nécessaire à l'exercice des moulins. Moi, je les lâchai à Saint-Cloud, non comme aussi nécessaire, mais dans le seul dessein de le contrarier.

Le bruit courut que la fête ordinaire de ce temple de plaisirs n'auroit pas lieu, que je l'avois expressément défendu. Ce n'étoit donc qu'imparfaitement que mon ame étoit connue, & les plaisirs que je me destinois faute de pouvoir m'en procurer d'autres.

Au sein de la misere & de la calamité, le peuple pouvoit-il être plus sensiblement outragé

qu'en le rendant spectateur de la somptuosité de cet asyle où j'ai tant de fois médité sa ruine, qu'en le faisant parcourir ces élégants appartements décorés par le luxe & le libertinage, que de lui faire contempler ces lits riches & voluptueux, où le comte d'Artois a procuré des héritiers à la nation.

On me l'a rapporté, & je le crois. Les habitants de la capitale s'y sont transportés en foule; ils ont vu ces meubles magnifiques, fruits de mes rapines royales; chacun d'eux étoit témoin muet de ses malheurs, les larmes couloient de leurs yeux, larmes délicieuses ! vous alimentiez ma fureur !

J'attends tranquillement quelle sera l'issue de tout ceci, & je jouis d'avance en pressentant que la chance ne sera pas heureuse; elle ne sauroit l'être; le moyen effectif est banni du royaume, & j'en suis la premiere cause. L'assemblée nationale peut continuer d'opérer, & de vous envoyer périodiquement le résultat de ses graves séances! ô François! vous aurez des mots & point de pain, ou ce sera réellement pour vous le pain de la douleur.

Vous vous imaginez bonnement que la réforme que j'ai fait faire de la pâtisserie de ma maison, étoit une œuvre bien méritoire. Insensés ! semblables aux enfants que le moindre joujou distrait

de leurs légers chagrins. Vous avez crié au miracle ; & préconisé mes remords ; mais n'y croyez pas ; c'est la dragée amere que je vous ai envoyée, une fois l'enveloppe fondue, que restera-t-il ? Le fiel.

N'en doutez pas, je suis toujours la même, c'est-à-dire, une femme orgueilleuse & vindicative, & lorsque le moment où je dois rejoindre aux enfers les reines de France, *scélérates & prostituées*, je veux qu'on grave sur ma tombe, s'il se trouve quelque coin de terre qui veuille me recevoir & des mains qui ne craignent pas de se souiller en m'y plaçant.

Sous ce tombeau l'orgueil dépose
Le vil rebut de l'univers ;
Passant, crois-moi, si sa cendre y repose,
C'est que son ame est au fond des enfers.

N. B. L'éditeur de ces mémoires prévient le public, que ce n'est qu'à ceux-ci qu'il peut réellement croire. Depuis nombre d'années à l'affût de ce qui s'est passé à la cour de France ; quelquefois témoin des orgies de la reine. A l'instant où il a terminé cet ouvrage, il a brûlé les matériaux qui lui ont été confiés. Prompt à saisir toutes les actions de l'infame Messaline dont il emprunte le langage, il poursuivra à les transmettre au public, bien persuadé que la barbare méchanceté de cette infernale furie lui en fournira l'occasion.

FIN.